

## Berlin, au pied du mur

Il y a 25 ans tombait " le mur de la honte "



# *Berlin, au pied du mur*

**Il y a 25 ans tombait « le mur de la honte »**

*Par Yves Harté (1989) et Christophe Lucet (2009)*

# *Table des matières*

## **Première partie : en 1989 à Berlin**

**12 novembre 1989.** La nuit où les Allemands s'embrassèrent

**13 novembre 1989.** Courbés sous les paquets

**14 novembre 1989.** A l'Ouest, un mark est un mark

**15 novembre 1989.** Pasteur Eppelmann : « Tendre la main aux communistes »

**16 novembre 1989.** Les souriantes certitudes du professeur Bohmer

**17 novembre 1989.** Le jour où la porte s'ouvrira

**19 novembre 1989.** Tout a commencé ici

**20 novembre 1989.** « Supprimez l'article 1 »

## **Deuxième partie : 20 ans plus tard**

**02 novembre 2009.** Hongrie : du rideau de fer au paradis dentaire

**03 novembre 2009.** Le fantôme du socialisme

**04 novembre 2009.** Derrière le miroir capitaliste

**05 novembre 2009.** A Prague, Petr Uhl n'a pas raccroché

**06 novembre 2009.** Dresde a retrouvé un avenir

**07 novembre 2009.** « Stasi-Tour » à Berlin-Est

**08 novembre 2009.** La mémoire en pointillés du mur de Berlin

**10 novembre 2009.** Un bilan européen mitigé

## A propos

---

Ce 9 novembre, il y a vingt-cinq ans, une explication confuse de Günter Schabowski, porte-parole d'un gouvernement en sursis, signait la fin d'une histoire qui avait commencé en 1943 à Ankara. Cette année-là, les trois grandes puissances en passe de gagner la Seconde Guerre mondiale se partagèrent la planète. De ce partage naîtrait la guerre froide. Et la guerre froide choisit comme point névralgique, symbole de sa plus dure opposition, Berlin, ancienne capitale du IIIe Reich. C'est ainsi, dans le bredouillage de Schabowski, que le Mur disparut.

Mais qu'y avait-il derrière ce mur, hormis un no man's land de sable, des barbelés et des décombres oubliés que l'on distingua une fois les parpaings de béton enlevés dans le brouillard de novembre ? Il y avait surtout un monde qui se révéla bien plus complexe et dangereux, car bien plus volatil, que celui qui allait s'effacer. Ce ne fut pas la fin de l'histoire, comme il le fut hâtivement proclamé, mais la fin d'une histoire bipolaire et le début de plusieurs autres. L'Occident vit dans la chute du Mur, dans une cécité confondante d'orgueil, le seul triomphe de l'Ouest sur l'Est et l'apothéose du système libéral dont, depuis la faillite de Lehmann Brothers, on sait ce qu'il en est. Il ignora la longue marche des peuples qui contribuèrent à ébranler chaque jour un peu plus ce rideau de fer, guidés par le sourd désir de revenir dans le giron d'une Europe mère.

De la même façon, l'éblouissement de cette victoire fit dédaigner le geste de paix des Russes quand, en 1991, le pacte de Varsovie fut dissous à son tour.

Au contraire, l'Otan prétendit s'installer jusqu'aux portes du Caucase. Pour la Russie, ce fut un signe de défiance et un camouflet qui contribuèrent au retour d'un réflexe nationaliste revanchard. Et surtout, personne ne s'inquiéta de la façon dont, vu d'Afghanistan, avaient été perçus le reflux puis la chute de l'URSS. Pour les radicaux de l'islam, ce fut la première victoire de la vraie foi sur le monde impie, le début de la reconquête. La lutte, désormais, viserait l'Europe et l'Amérique.

Ce livre numérique rassemble deux séries de reportages publiés dans les colonnes du journal Sud Ouest. La première par Yves Harté, envoyé spécial en Allemagne en 1989, observateur de la "chute" d'un mur qui ne faisait en réalité que s'ouvrir. Ce ne sont pas seulement les Allemands de l'Est qui l'ont cassé, ce sont les autorités de RDA qui ont fini par les laisser passer. Et elles avaient commencé à le faire dès l'été 89 à la frontière hongroise, bien avant la chute de Honecker.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, retour en Europe de l'Est 20 ans plus tard, avec Christophe Lucet également envoyé spécial pour Sud Ouest en 2009.

*Photo de couverture sous licence Creative Commons. Auteur inconnu.*

# Première partie : en 1989 à Berlin

En novembre, Yves Harté est l'envoyé spécial de «Sud Ouest» en Allemagne



**DIMANCHE**

**LANDES**

INSTALLATION GENERALE  
MAGASINS - BUREAUX  
EQUIPEMENT MAGASINS

1000 m<sup>2</sup> EXPOSITION  
DECORS NOEL  
REVETEMENTS - ETALAGES  
MANNEQUINS - EMBALLAGE  
FABRICANT VITRAUX, MOSSAN

Rue Henri IV, BORDEAUX  
Tel. 56.91.75.32  
PARKINGS ASSURÉS

N° 292

SUD-OUEST DIMANCHE DU 8 OCTOBRE 1989

4,50 F

**PAYS DE L'EST**

## Du jamais vu !



**P**erestroïka en URSS, arrivée de Solidarnosc au pouvoir en Pologne, gigantesque évasion d'Allemagne de l'Est : nous ne sommes pas encore au bout de nos surprises avec les changements de décor que nous proposent les pays de l'Est. En RDA, que visite actuellement M. Mikhaïl Gorbatchev, le vif Erich Honecker ne veut toujours rien lâcher, mais les jeunes — ceux qui n'ont pas fui à l'Ouest — réclament plus à matras (notre photo) : le rétablissement la liberté et l'appui de Gorbys. Mieux, l'opposition s'organise et présente désormais un front uni. Notre envoyé spécial Yves Harté, a assisté à la première réunion de ceux qui veulent faire bouger la RDA. Elle a eu lieu dans une église de Berlin-Est.

Mais c'est de Budapest qu'est venue hier la nouvelle la plus extraordinaire : le Parti communiste se sabote pour faire place à un Parti socialiste hongrois. Il ne s'agit pas seulement de jouer sur ses mots. C'est une révolution ? Cette décision historique a été prise à une très large majorité puisque 80,7 % des 139 députés ont voté pour. 139 députés dont M. Grosz, le secrétaire général du parti, ont voté contre.

**PAGES 4 ET 5**

**BOXE**

### Benichou vainqueur

**H**ier soir au Palais des sports de Bordeaux, Fabrice Benichou, le boxeur français, a conservé son titre de champion du monde des super-coqs IBF. La poignée droite et l'ancien gauche couverts, le tenant du titre, bousculé au milieu du combat par le Portoricain Ramon Cruz, s'est repris sur la fin. Visiblement épuisé, il fut le dernier attaquant et domina son adversaire jusqu'à la fin du douzième round.

**PAGE 57**

---

**SALON DU LIVRE DE BORDEAUX**

**Le point culminant**

**Q**uatrième et dernier jour du Salon du livre de Bordeaux. Plus que quelques heures, donc, pour rendre un bon de visite à Serge et Roberto Innocenti et découvrir les deux expositions qui leur sont consacrées ; pour obtenir une dédicace de Jean Vautier, d'André et d'Edmonde Charles-Poux ; pour assister à un débat sur la littérature italienne ou connaître les lauréats du concours "Révolution organisée" par « Sud-Ouest » et le Salon du livre. Le Salon ferme ses portes à 20 heures.

**PAGES 34 ET 35**

**EUSKADI**

## Le salaire de la peur

**L**e policier espagnol qui est mort, vendredi, à Saint-Sébastien a été tué d'une balle de 9 mm. La douille retrouvée près du corps correspond exactement au type de munition utilisé par l'ETA.

En vingt ans, près de 600 hommes sont morts dans ce qu'il faut bien appeler une guerre. La

garce civile, etc., a beaucoup donné.

C'est ce document exceptionnel que nous publions dans ce numéro : un reportage au cœur du Gulpuzcoz, dans cette province basque où des jeunes gens venus d'ailleurs savent qu'ils peuvent mourir dans l'instant. Pour eux, la mort n'est pas une notion abstraite.

**PAGES 6 ET 7**





**PIANOS**  
**MICHEL REVERSE**  
le grand nom du piano  
3, rue Gouthrand, Bordeaux, Tél. 56.81.22.44

# La nuit où les Allemagnes s'embrassèrent

4

ÉVÉNEMENT

L'EST SANS FRONTIÈRES



LA PORTE DE BRANITZKI. — A cet endroit, hier, les gardes-frontières est-allemands reconstruisent le mur de Berlin, endommagé dans la nuit par des Berlinois de l'Ouest. Mais, partout ailleurs, dans les huit « trous » percés, les Berlinois de l'Est ont juché en plus inintermittent et hétéroclite.

## La nuit où les Allemagnes s'embrassèrent

**H**ier c'était un large cul-de-sac aux fenêtres obscures, que baignait parfois la lumière froide des rétroviseurs, où s'abaissait, dans des halos de lumière, un convoi de camions allemands et des camions soviétiques du quartier de Prenzlauerberg. En ce samedi les quais de Ostbahnhof sont noirs de monde. On descend vers Eberswalder pour des escaliers que des générations de Berlinois ont polis. On pense devant deux policiers marocains en faction à l'entrée de cette large avenue aux lignes rigides, aux boutons peints, sur lesquels des piles de citations ont été clouées en prison de châtiment. On va vers cette rue à l'ouest de l'Est, qui s'appelle Oberbergstrasse. De hauts immeubles noirs, des échafaudages, une inscription plus et plus, presque effacée en lettres d'ivoire-gamme : « Die moderne Form » et au bout, dans le mur, deux ouvertures étroites devenues les plombs dans le ciel qui se remplit avec une cloisonnette à l'entrée du mur. Des rumeurs précèdent la foule.

Les Berlinois sont venus dans la nuit. À la barrière des constructeurs ils ont cassé le mur. C'était devant celui qui s'élevait sous les drapeaux de l'Est, percé d'un blanc passage. La brèche révèle son armature. On pourrait l'imaginer plus imposant, plus épais. Aujourd'hui dans la dernière grille de cet apaisement, avec sa longue fracture qui court en zigzag de chaque côté des dix mètres d'épaisseur, il ressemble à ce qu'il fut. Une construction hâtivement élevée au pied de la rampe, il y a moins d'un an. Une jeune fille est morte, tuée d'une balle de fusil.

**Métros pris d'assaut, trains suburbains au bord de l'explosion : dans les brèches béantes du « mur », plus d'un million de Berlinois se sont engouffrés hier et avant-hier. Fous de bonheur et armés d'une patience sans limite.**

C'était donc cela, le mur ! Aujourd'hui, avec sa longue fracture qui court en zigzag, il ressemble à ce qu'il fut : une construction hâtivement élevée, au pied de laquelle il y a moins d'un an, une jeune fille est morte, tuée d'une balle de fusil.

**Une heure pour franchir Check-Point-Charlie dans le sens Ouest-Est. Une heure ensuite pour changer les marks communistes contre des marks capitalistes, à 5 contre 1, indispensables pour les achats**

« Des bulldozers ont été envoyés vers Langer Strasse ». C'est impossible, s'indigne une femme rougissante. Dès qu'on est là depuis plus d'une heure. Non, c'est pour lundi seulement. Il y avait un autre passage. Puis le réparateur, regarde à leur tour est bientôt venu, vérifier leur visa et leur pour des visas. Tout au bout, dans les gravats, les policiers vérifient les papiers, l'impression sur une machine qui se penche en avant la minuscule feuille blanche et font signe d'attention. C'est ainsi depuis le matin. Parfois, quelqu'un se penche, ramasse un morceau de ciment et l'entouffle dans sa poche avec un bonheur grommelé.

« C'est à l'Ouest que l'émotion déborde, les enfants de rue ou en simplicité, selon que l'on vient pour des achats qui ressemblent à ceux des deux de Natch ou pour retrouver une timbre dont on était sans nouvelles. De l'autre côté de Check-Point-Charlie au milieu de « hommes », de jeunes hyperactifs, de « V » de la victoire, une marée aux yeux bleus et aux joues roses, menue et dégingolée, agit son bras dans un quart d'heure. Elle s'avance, fatiguée de l'autre côté des postes ou les policiers attendent un œil sur les papiers. — Mes comme s'il s'agit pour eux d'essayer encore un tantinet de friction, mais toujours les s'efforcent en un tas de poussière. — Un grand gâchis, hier qui, lui aussi, agit le bras. Tout autour, cent

« Comment s'appelle-t-il ? La demande-t-on. — André, c'est André », dit-elle. « André », lui-même trois ou quatre fois. « Vive André. » La marée est encore de construction ou de plan, on ne sait pas. André arrive enfin, le regard dans les bords, les épaules, l'arrière, et tout le monde applaudit, tandis que, sur l'autre trottoir, une autre file s'allonge, chargée de paquets, transportant tout ce que les magasins d'un Berlin pouvait offrir et qu'on ne trouvait pas dans l'autre, tandis que les gens qui boitent le mur se débarrassent sans et laissent sortir des copies photographiques qui tournent le tête, complètent un plan et se demandent s'ils doivent déjà rentrer ou s'ils attendent encore un peu. Il paraît que le mur derrière a été tué. Mais les n'avaient pas encore de visa.

« La nuit dernière, la nuit de vendredi, était une nuit froide et claire. Le soleil, ceux de l'Est s'élevaient avancés, presque bruyants, à l'horizon de ce monde qui commençait au bord de leur rue et où le ne commençait pas. Le dimanche fut une nuit qui émergea dans deux stations de métro autorisées. Jusqu'à dans le centre de l'Ouest, et qui déborda, jusqu'à l'aube, dans une immense joie, que les flashes des photographes et les éclairages de télévision entraînant du nord, sous leurs drapeaux, une gauloise de l'Est comme un en concert une fois dans une vie. Ce fut la nuit où les deux Allemagnes s'embrassèrent. Ce fut cette nuit-là que les Berlinois sont arrivés au bord de la mer dont on avait oublié le nom.

**(De notre envoyé spécial)**  
concerné ont pris fait et cause pour ces retrouvailles.  
« Comment s'appelle-t-il ? La demande-t-on.  
— André, c'est André », dit-elle.  
« André », lui-même trois ou quatre fois.  
« Vive André. »  
La marée est encore de construction ou de plan, on ne sait pas. André arrive enfin, le regard dans les bords, les épaules, l'arrière, et tout le monde applaudit, tandis que, sur l'autre trottoir, une autre file s'allonge, chargée de paquets, transportant tout ce que les magasins d'un Berlin pouvait offrir et qu'on ne trouvait pas dans l'autre, tandis que les gens qui boitent le mur se débarrassent sans et laissent sortir des copies photographiques qui tournent le tête, complètent un plan et se demandent s'ils doivent déjà rentrer ou s'ils attendent encore un peu. Il paraît que le mur derrière a été tué. Mais les n'avaient pas encore de visa.

Yves Harlé.

**Métros pris d'assaut, trains suburbains au bord de l'explosion : dans les brèches béantes du « mur », plus d'un million de Berlinois se sont engouffrés hier et avant-hier. Fous de bonheur et armés d'une patience sans limite.**

Hier c'était un large cul-de-sac aux fenêtres obscures, que balayait parfois la lumière ronde des miradors, où n'allaient que ses habitants qui descendaient à Dimitroff station, non loin des bancs calmes et des cafés séditionnels du quartier de Prenziauerberg. En ce samedi les quais de Dimitroff station sont noirs de monde. On descend vers Eberswalders par des escaliers que des générations de Berlinois ont polis. On passe devant deux policiers moroses en faction à l'entrée de cette large avenue aux briques rouges, aux trottoirs pavés, sur lesquels des piles de charbon ont été déversées en prévision de l'hiver. On va vers cette rue à l'odeur de suie que tout le monde avait oubliée et qui s'appelle Oderbergerstrasse.

De hauts immeubles noirs, des échafaudages, une inscription pâle et rose, presque effacée en lettres d'avant-guerre : « Die moderne friseur » et au bout, dans le mur, deux ouvertures énormes devant lesquelles se pressent dans une sage attente plus de cinq cents mètres de files de Berlinois.

Les bulldozers sont venus dans la nuit. A la lumière des projecteurs ils ont cassé le mur. C'était donc cela le mur, cet ensemble de ciment qui s'émiette sous les doigts, de parpaings creux de 50 centimètres à peine renforcés par endroits de bouts de ferraille, haut de quatre mètres, peint d'un blanc pisseux. La brèche révèle son armature. On pouvait l'imaginer plus imposant, plus épais.

Aujourd'hui dans la lumière grise de cet après-midi, avec sa longue fracture qui court en zigzag de chaque côté des dix mètres déblayés, il ressemble à ce qu'il fut : une construction hâtivement élevée au pied de laquelle, il y a moins d'un an, une jeune fille est morte, tuée d'une balle de fusil.

Il est 4 heures, la file s'allonge, secouée de rires, de projets d'achats, de nouvelles de « là-bas ». Des bébés emmitouflés comme des esquimaux sont promenés en landau.

Il faudra deux heures au moins pour gagner l'Ouest dont on aperçoit les néons qui commencent à clignoter. Un homme distribue les formulaires nécessaires au passage. Un bateleur annonce sa candidature et réclame des signatures au bas d'une feuille pour pouvoir se présenter contre « Krenz et sa bande ». Quelques-uns se moquent en l'entendant. Un couple se détache et signe. « Lui ou un autre », dit le mari et il regagne gravement sa place dans le cortège qui rampe avec une désespérante lenteur vers le mur. Des rumeurs parcourent la foule.

« Des bulldozers ont été envoyés vers Leipziger Strasse ». « C'est impossible, s'indigne une femme rougeaude. Dire qu'on est là depuis plus d'une heure ». « Non, c'est pour lundi seulement. Il y aura un autre passage ». Puis ils repartent, regardent si leur tour est bientôt venu, vérifient leur visa et rient pour des riens. Tout au bout, dans les gravats, les policiers vérifient les papiers, tamponnent sur une planche qu'ils portent en sautoir la minuscule feuille blanche et font signe d'avancer. C'est ainsi depuis le matin. Parfois, quelqu'un se penche, ramasse un morceau de ciment et l'enfouit dans sa poche avec un bonheur gourmand.

Voilà deux jours, dès l'annonce du libre passage, que Berlin, des deux côtés, n'est plus que d'immenses files semblables à celle-ci, et qui s'étirent sur des kilomètres, corps contre corps, coude à coude, se déplaçant par à-coups, millimètre par millimètre. Les métros sont pris d'assaut. Les wagons des trains suburbains au bord de l'explosion. Trois heures pour arriver sur les quais de Friedrich Strasse. Une heure pour franchir Check-Point-Charlie dans le sens Ouest-Est. Puis une heure ensuite pour changer les marks communistes contre des marks capitalistes, à 9 contre 1, indispensables pour les achats. Plus d'un million de personnes se sont précipitées vers ces huit trous berlinois, dans une joie teintée d'incrédulité et arnées d'une patience sans limite.

C'est à l'Ouest que l'émotion déborde, fait éclater de rire ou en sanglots, selon que l'on vient pour des achats qui ressemblent à des cadeaux de Noël ou pour retrouver une famille dont on était sans nouvelles. De l'autre côté de Check Point Charlie au milieu de « hourras ! » texans, de vivats hystériques, de « V » de la victoire, une mamie, aux yeux bleus et aux joues roses, menue et distinguée, agite son bras depuis un quart d'heure. Elle aperçoit, là-bas, de l'autre côté des postes où les policiers jettent un oeil sur les papiers - mais comme s'il s'agissait pour eux d'exercer encore un semblant de fonction, sans laquelle ils s'effondreraient en un tas de poussière - un grand gaillard barbu qui, lui aussi, agite les bras. Tout autour, cent curieux ont pris fait et cause pour ces retrouvailles.

- « Comment s'appelle-t-il » lui demande-t-on.

- André, c'est André, dit-elle. « André ! », hurlent trois ou quatre voix. « Vive André. »

La mamie rosit encore, de confusion ou de gêne, on ne sait pas. André arrive enfin, la prend dans ses bras, la soulève, l'embrasse, et tout le monde applaudit, tandis que, sur l'autre trottoir, une autre file s'allonge, chargée de paquets, transportant tout ce que les magasins d'un Berlin pouvait offrir et qu'on ne trouvait pas dans l'autre, tandis que les cafés qui bordent le mur ne désemplissent pas et laissent sortir des couples extatiques qui tournent la tête, compulsent un plan et se demandent s'ils doivent déjà rentrer ou attendre encore un peu. il paraît que la nuit dernière a été folle. Mais ils n'avaient pas encore de visas.

La nuit dernière, la nuit de vendredi, était une nuit froide et claire.

La veille, ceux de l'Est s'étaient avancés, presque timides, à l'orée de ce monde qui commençait au bout de leur rue et qu'ils ne connaissaient pas. Le lendemain fut une ruée qui émergea des deux stations de métro autorisées, jusque dans le centre de l'Ouest, et qui déferla, jusqu'à l'aube, dans une immense joie, que les flashes des photographes et les éclairages de télévision extrayaient du noir, puis laissa derrière elle un parfum de fête comme on en connaît une fois dans une vie. Ce fut la nuit où les deux Allemagnes s'embrassèrent. Ce fut cette nuit-là que les bulldozers sont arrivés au fond de la rue dont on avait oublié le nom.

13 novembre 1989

---

## *Courbés sous les paquets*

**Les Allemands de l'Est, enfin autorisés à franchir le mur, ont dépensé leur maigre pécule dans les magasins de Berlin-Ouest.**

**Dans une ambiance de fête et de découverte d'un monde nouveau.**

La cassure passe au ras du L stylisé qui commence la phrase « Long live Dalai Lama ». Et rien ensuite, rien qu'un terrain vague, boueux, bosselé où l'herbe a poussé en grosses poignées.

En face, à un peu plus d'une centaine de mètres, ceux de l'Est ont déjà terminé leur boulot. Le passage est ouvert. On distingue dans le brouillard un rang de Vopos (NDRL : officiers de police de l'Allemagne de l'Est) devant les camions de l'armée qui ont amené les balises, afin de délimiter les voies que prendront les piétons et celles où passeront les voitures.

A 8 heures, dimanche matin, un nouveau pan de mur est tombé, ou plutôt s'est volatilisé. Les pelleteuses font place à une grue. Elle soulève tout en morceaux, avec la délicatesse d'une chatte qui prend son bébé par le cou. Le préfabriqué oscille au-dessus de la benne, puis s'écrase « sur le métal, transformant en un puzzle psychédélique sa longue théorie de graffitis, de dessins, de fresques que les vingt dernières années y avaient gravés.

Aussitôt, un hurlement, un vacarme de sifflets, des rires, des hourras. Ils sont plusieurs milliers qui ont attendu toute la nuit dans un va-et-vient éthylique du centre de Berlin-Ouest vers cette zone abandonnée de Potsdamer, où demeure, inutile et clos, un monument de briques rouges aux statues fracassées.

## **LE CHAMP EN PLEINE VILLE**

Autant la première brèche, plus au nord, a été trouée dans la hâte et le noir, comme pour donner un vrai gage à ceux qui se pressaient pour passer, autant l'enlèvement drolatique de ces parpaings colorés était médiatiquement mis en scène et suivi tout au long de la nuit par la foule. Il est vrai que pour les Berlinoises, cet endroit revêtait une autre importance. Ce no man's land qui apparaît soudain à 8 heures, ce champ en pleine ville, recouvert d'une brume laiteuse, a été autrefois l'une des plus fameuses places de Berlin : une sorte de Concorde allemande, avec, en son centre, une horloge gigantesque, monstrueusement tarabiscotée, autour de laquelle des taxis aux grandes roues passaient en tressautant. Mais, qui s'en souvient au coeur de cette nuit ?

## **DES ORCHESTRES DE ROCK**

Ils sont jeunes en majorité, ivres de bonheur qui doit peu à l'événement et au simple fait d'être là, pas seulement allemands mais européens, de passage à Berlin, tout disposés à faire que jamais cette fête ne finisse. Dès 20 heures, la veille, on ne circule plus. Le centre ville est fermé aux voitures, des orchestres de rock surgissent à tous les coins de rue. Les restaurants sont bondés, les discothèques refusent du monde, les avenues regorgent de piétons.

Dans la grande artère de Kurfurstendam, on marche sur des verres brisés et des morceaux de carton. Des groupes se forment, se séparent. Une adresse : «Au café Joe», «D'accord, à minuit». Puis quelqu'un lance : «Non, allons voir le mur !». Ils partent vers la porte de Brandebourg, comme des milliers d'autres, pour escalader le béton, se poser au sommet, mesurer véritablement le vide des herbes, et le silence, dans le noir, de l'autre côté.

## **DES SALUTS DE PRINCESSE**

Ils applaudissent une bande de l'Est, en jeans râpés et aux cheveux longs, leur offrent à boire, puis partent vers les tavernes autour de Check-Point-Charlie, plus au sud, d'où, jusqu'à minuit, affluent les «frères berlinois», les plus jeunes, bien sûr, car les autres, qui, la veille, ont transformé Berlin en la plus belle opération commerciale du monde occidental, sont rentrés, courbés sous des paquets enrubannés, emportant avec eux, en lettres fluorescentes, la marque d'une abondance paradisiaque et coûteuse.

Mais qu'importe si, en ce jour historique, on a dépensé le pécule réservé pour des vacances à l'Ouest qui n'arrivent jamais. En ce dimanche, obstinément froid et blanc, c'est au tour de ceux de Magdebourg ou du Nord, qui ont attendu le visa, puis ont pris leur voiture Trabant pour découvrir Berlin.

Dimanche, il est 10 heures. Le mur est tombé. Les deux maires se sont rejoints et congratulés au pied de la brèche. Les premières voitures passent, en cahotant, sous un flot de fleurs et même un taxi, avec une toute jeune fille, seule et souriante à l'arrière, qui répond par des saluts de princesse en visite aux hourras et aux souhaits de bienvenue.

Plus loin, à Halleschestort, station de métro et point névralgique (c'est ici que l'on change pour continuer son chemin ou passer à l'Est), deux femmes, lourdes, manteaux élimés, cabas remplis de fruits et de vêtements, se tiennent par le bras, manifestation des campagnardes arrivées à la première heure et qui retournent chez elles.

## **LES YEUX DES ENFANTS**

Elles regardent, apeurées, les rames de métro qui défilent, emportant leurs contingents d'yeux gonflés, de mines sans sommeil, de maquillages défigurants. C'est un retour qu'elles ne connaissent pas. Elles hésitent à avancer, bousculées par le va-et-vient. Quand leur tour arrive, le wagon est bondé. L'une se hisse en trébuchant, glisse son sac dans une forêt de jambes. Elle se retourne. La porte se referme. Son amie reste sur le quai. On l'entend crier quand le métro repart. Et l'autre, affolée, cherche un secours dans cet univers citadin et occidental. «Jamais elle ne me retrouvera». Un homme lui explique que oui, qu'elles vont se revoir. Il lui suffit de descendre à la prochaine station et d'attendre. «Mais il y a trop de monde, dit-elle. Jamais elle ne saura». Son cabas s'est renversé. Elle ne s'en aperçoit pas.

C'est l'une des milliers de scènes de la rencontre de ces deux Berlins, en ces journées où une ville a chaviré d'un espoir refoulé à un bonheur palpable. Une parmi des milliers ; qu'accompagnaient la ruée vers richesse des femmes de l'Est, l'accueil délirant qu'on leur a réservé, l'explosion des ventes dans tous les magasins de vêtements, la mine catastrophée d'un gradé des vopos à qui plus personne n'obéit, la lente avancée de files interminables vers 100 marks, un visa et une journée à l'Ouest, le perpétuel étonnement devant les vitrines, les embrassades entre une grand-mère et un petit-fils retenu jusque-là de l'autre côté, les yeux des enfants dans les magasins de jouets.

Et, surtout, restera ce long retour, dans cette soirée de dimanche, ce retour vers des immeubles gris et rouges du Vieux Berlin, dos tourné aux néons de Kurfurstendam, sans que presque personne ne manque à l'appel (quinze mille sur plus d'un million, selon les chiffres occidentaux), bras chargés de cadeaux, avec, cette fois-ci, l'absolue certitude qu'on reviendra très vite et, pourquoi pas, la semaine prochaine. Ils reviennent par les rues d'une ville qu'ils perçoivent autrement aujourd'hui, une cité d'un autre temps, qui aurait conservé, comme sous une housse, la couleur d'une époque à jamais fanée.

14 novembre 1989

---

# *A l'Ouest, un mark est un mark*

Les grues balancent leurs charges au-dessus du chantier sans fin de Leipzigstrasse. On entend à nouveau le martèlement des plaques de béton que les ouvriers en casque blanc encastrant dans un squelette de premier étage. La vie laborieuse de Berlin-Est a repris ce lundi matin de brouillard et de soleil froid, ou plutôt sa caricature, épreuve en négatif de toutes les images glorieuses que le socialisme projetait dans un cinémascope mis à la disposition du monde entier.

Si les ouvriers sourient ce matin en se rendant au travail (comme l'a constaté sans ironie un Français qui réside ici depuis quelques années), c'est moins pour le bonheur de couler du béton que parce que les trois derniers jours furent trois jours de rêve auquel plus personne ne croyait. Du haut de leur échafaudage, les ouvriers de Leipzigstrasse voient les trous dans le mur et les files qui s'allongent devant les « vopos » chargés de tamponner les visas. Ils voient Berlin-Ouest. Et ce monde ne leur est plus inaccessible.

Voilà pourquoi ce lundi, lendemain d'un week-end qui a pris date dans l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle, est un drôle de lundi malgré l'habituel grincement des poulies et le déchirement strident des scies électriques. Pourtant, dans ce Berlin pour

la première fois couvert de cadeaux avant les fêtes de Santa Claus, tandis que des jeunes en rupture d'école ou de travail s'en vont pour une quatrième soirée de l'autre côté et quittent leur immeuble prussien pour des boîtes de nuit internationales, la folie de la veille fait place à une douce mélancolie.

Ce ne sont pas les débats et les votes du Parlement qui en sont la cause pour l'instant (ce matin on a assisté à une petite revanche du parti communiste qui a fait chuter le favori), ni la torpeur nostalgique des lendemains de fête, ni le regret de n'avoir pu étirer des heures trop denses mais aussi trop courtes. Non, après ces retrouvailles souhaitées depuis tant d'années, avec un frère, une mère, un fils, après les émerveillements mêlés d'envie devant les vitrines qui offraient d'inaccessibles BMW ou des montagnes de peluches, après les bonheurs partagés autour d'un mousseux débouché dans la nuit, subsiste un étrange sentiment déjà perceptible le long des files qui ceinturaient tout un pâté de maisons et se terminaient devant un guichet de banque : brusquement, les Berlinoises de l'Est ont pris conscience de la dérisoire faiblesse de leur monnaie. 10 contre 1. Ce fut un choc. Tous connaissaient, au moins grâce aux chaînes de télévisions européennes, la richesse des magasins occidentaux. Tous savaient que le monde capitaliste exigeait en contrepartie beaucoup d'argent. Mais de là à imaginer que leur mark ne valait pas un kopeck, il y avait un univers.

## **UN MARCHÉ NOIR A L'EST ?**

Petra, 30 ans, divorcée, un enfant, fait partie de ces Allemandes à qui le régime de Honecker avait octroyé un passeport à l'occasion d'un séjour en France.

Dimanche après-midi, Petra ne s'est pas contentée de revenir à l'Est. Elle s'est présentée le soir, passeport vert à la main, devant les fonctionnaires de son pays et a fait apposer sur le visa le tampon qui lui permet de franchir la frontière autant de fois qu'elle le voudra, plusieurs fois par jour si elle le désire, pendant six mois.

Désormais, Petra, qui était allée en France, mais jamais dans son « autre ville », pourra être à l'Ouest tous les jours. Hier, en fin d'après-midi, elle a de nouveau pris le chemin de l'Ouest. « Mais je ne pourrai rien lui acheter, cette fois-ci ». Elle regarde son gamin et dit cela sans aucune amertume. Lire le bonheur dans les yeux de son gosse lui a suffi samedi. Ils sont revenus les bras chargés de gros paquets. Aujourd'hui, c'est une simple balade. Combien de temps cette promenade satisfera le petit bonhomme de 3 ans? C'est une bien trop grave question qui risquerait d'assombrir ces lendemains de jours bénis, bien qu'elle ait été déjà posée, en d'autres termes naturellement, lors d'un débat organisé par l'Ecole supérieure d'économie de Berlin-Est, une école très sérieuse, composée de décideurs de demain et de têtes d'oeuf venus des deux côtés. Les conclusions diffusées à la télévision ont été limpides.

« Si nous continuons ainsi, nous courons à la catastrophe, ont dit en substance ceux de l'Ouest. Les magasins vont être dévalisés. Les marchandises ramenées de l'autre côté. Un marché noir va s'instaurer. La seule solution réside dans un accord entre Bonn et Berlin, avant la fin du mois, qui protège les deux monnaies, quitte à établir un taux fixe et à acheter les marks allemands bien plus cher qu'ils ne valent ».

## **KRENZ COURT ET RÉFLÉCHIT**

Ça sera donc un cadeau offert par l'Allemagne de la même nature que celui des 100 marks attribués à chacun des visiteurs de l'Est : 100 deutsche Mark qu'il faut multiplier par plus de trois millions de touristes. En tous les cas, ce serait le début d'une drôle de coopération entre un Etat, pour l'instant communiste, et un pays phare de l'Europe de l'Ouest.

Voilà un beau sujet proposé à la méditation de Egon Krenz qui, selon ses inconditionnels, ne dort que quatre heures par nuit et s'offre un jogging d'une heure pour réfléchir aux événements du jour. Krenz réfléchit en courant. Il faudrait, ces jours-ci, qu'il augmente la durée de sa course. Il est vrai que sa décision historique d'ébrécher le mur a permis à son parti de retrouver, pour quelques jours, la maîtrise d'une situation qui lui échappait.

Mais, derrière les gravats du mur que les pelleteuses enlèvent à belles dents, un monde se révèle aux yeux de ses concitoyens. Un monde plus étrange, plus compliqué que celui que leur envoyaient les publicités occidentales. Ces huit trous dans le mur de Berlin n'ont pas seulement permis à des familles de se retrouver, ni à une ville de se réconcilier avec elle-même. Ils font l'effet de huit portes brusquement ouvertes dans un appartement hermétiquement clos depuis trente ans et dont les occupants, jusqu'alors, appuyaient le front sur la vitre des fenêtres et regardaient la vie qui passait en bas.

15 novembre 1989

---

# *Pasteur Eppelmann :* *« Tendre la main aux communistes »*

**Créateur de l'association d'opposition le Renouveau démocratique,  
le pasteur Eppelmann soutient qu'il faudra toujours compter  
avec les membres du parti d'Egon Krenz et plaide pour une alternative  
qui ne soit pas celle choisie par les deux blocs.**

Il y a quatre ans, le pasteur Rainer Eppelman était un homme seul. Sans même l'assurance que son église saurait demeurer un lieu inviolé, il partait en guerre contre le régime de Honecker. Son arme : une certitude d'acier, une parole et un humour cinglants. Sa conviction : ce régime disparaîtra sans qu'on ait besoin du recours à la force. Inflexible, sourd à tout conseil de prudence, il a avancé. A mesure que sa parole se faisait entendre, des fidèles le rejoignaient. L'été dernier, il fondait une association, le Renouveau démocratique qui prit place à côté de Nouveau Forum, Démocratie maintenant ou du Parti socialiste démocrate.

Lors des événements d'octobre, on a appris à connaître cet homme de 41 ans, à la fine silhouette, aux yeux bleus et perçants, dont l'allure évoque celle d'un

condottiere de Dieu avec sa barbiche fournie et sa calvitie étendue. Pendant ces quatre derniers jours, il n'est pas passé à l'Ouest. Ce n'est pas un pan de mur qu'il veut abattre. Pour lui, la révolution sans violence, qui a débuté le mois dernier, ne pourrait s'arrêter à une brèche que l'on ouvre. Mieux, il a choisi la journée de vendredi, alors que le monde entier, stupéfait, tournait ses yeux vers le centre de Berlin, pour annoncer que son association se transformait en parti afin de continuer le combat plus efficacement.

Nous l'avons rencontré lundi, dans la nuit, au sortir d'une des réunions auxquelles l'opposition convie ses rares adhérents, dans une salle minuscule au fond d'une cour pavée. Il nous a conduits dans son bureau, une pièce blanche, percée d'une large fenêtre avec, pour tout mobilier, une immense bibliothèque aux livres soigneusement classés par ordre alphabétique.

**« SUD-OUEST ». Ne craignez-vous pas que les initiatives d'Egon Krenz et surtout celle d'abattre le mur n'enlèvent des forces au mouvement de contestation ?**

**RAINER EPPELMANN.** Pourquoi le craindre ? Les Allemands ont pu se rendre de l'autre côté. C'est une bonne chose. Croyez-vous qu'ils vont revenir en acceptant que tout reprenne comme avant ? La méfiance des gens contre le Parti communiste est la meilleure forme de politisation. Krenz et son parti les ont trompés : si vous aimez une femme et qu'elle vous trahisse, et qu'ensuite elle revienne avec un bouquet de fleurs, est-ce que cela suffira à tout faire oublier ? Krenz a allégé l'atmosphère. Il lui faudra beaucoup de temps pour purifier l'air.

## **On a pourtant également promis des élections libres.**

Et alors ? Ce ne sera pas la première promesse. Je vais vous expliquer pour quelle raison je suis très heureux qu'Egon Krenz ait été nommé premier secrétaire du SED. Imaginons que M. Hans Modrow, considéré comme un réformateur, l'ait été. Que M. Mandreid Gerlach, considéré comme un opposant, ait été nommé premier ministre. Enfin, qu'un pan de mur s'écroule. Alors samedi soir, tous les citoyens de la RDA se seraient saoulés, seraient allés vers l'Ouest, seraient rentrés chez eux pour s'installer devant la télévision et tout serait terminé. Tandis qu'aujourd'hui, personne n'a oublié qui était M. Krenz, combien il était proche de M. Honecker, comment le 7 octobre, il a ordonné à la police de charger. Personne n'a oublié. Quant à M. Krenz, on l'a tellement présenté comme un Tchernenko allemand dont le seul rôle serait de préparer la voie à un Gorbatchev allemand, qu'il met les bouchées doubles et fait toutes les concessions nécessaires pour ne pas devenir l'homme de la transition. Je suis donc convaincu qu'il y aura des élections libres. Mais il nous faudra négocier les conditions, car ce seront des élections « libres » adaptées à une situation dans laquelle le parti se sent en grand danger.

**Vous admettez tout de même que la RDA a connu un changement décisif ?**

Absolument, mais ce ne sont ni de quelconques réformes ni une nouvelle législation. Depuis un mois, les hommes et le peuple ont changé. Ils se sont aperçus qu'ils pouvaient marcher la tête haute, qu'ils n'avaient plus peur. Ils ont retrouvé leur dignité. Voilà le changement décisif. Pour le reste, on ne peut savoir si Krenz a trouvé son chemin de Damas, si Saul deviendra Paul. Car pour devenir Paul, il faut d'abord se repentir. Or, Krenz n'a pas reconnu sa faute.

**Pourquoi avez-vous transformé votre association en parti vendredi dernier ?**

Parce qu'il est essentiel que nous participions aux élections et qu'il faut proposer aux gens une conception claire de la société que nous voulons. Alors, ils pourront se déterminer. Notre objectif est d'accueillir le plus de personnes possible autour de nous, communistes y compris...

**Les communistes ? Mais vous n'avez cessé de lutter contre eux, vous avez été, depuis le début, leur premier opposant.**

Et alors ? La SED est en train de changer. Nous avons besoin d'eux pour leur expérience du pouvoir, leurs contacts internationaux. Nous gagnerons du temps. Et eux ont intérêt à nous rejoindre, sinon nous les dévorerons.

**Vous allez vous faire traiter de collaborateur.**

Je vis avec (haussement d'épaules). Depuis le début de mon combat, j'ai entendu tellement de choses... Tout ce que j'ai dit n'a pas été forcément applaudi. De toute

façon, il sera impossible de continuer sans les membres du parti de Krenz. Il faut leur tendre la main.

**Pour vous, ces mois d'octobre et de novembre 1989 doivent vous paraître irréels.**

Non. C'est une véritable révolution. Ca n'a rien d'irréel. C'était écrit. N'oubliez pas : le peuple s'est mis en marche, les partis ont suivi. Le merveilleux est que ce fut une révolution sans violences, une révolution que l'on reprenait tous les jours après le travail.

**Comment imaginez-vous l'avenir de la RDA ? Pensez-vous vous inspirer de l'exemple hongrois ou de la Pologne ?**

L'avenir ne sera pas aussi rose que l'on pourrait l'espérer. Il faudra trouver notre propre style sans référence à la Hongrie ou à la Pologne. Les problèmes commencent dès maintenant. Nous venons de quitter l'Egypte et ses plats abondants en quittant la servitude. Nous aurons un désert à traverser. Pour l'instant, j'ai l'impression de passer la mer Rouge avec deux colonnes d'eau au-dessus de nous.

L'une, l'URSS et l'autre, la RFA. Et je crains à chaque instant que l'une d'entre elles s'abatte sur nous.

## **Ce qui veut dire que vous ne souhaitez pas la réunification des deux Allemagnes.**

Il m'est difficile de refuser à la RDA le droit à l'autodétermination. Mais si l'on considère l'histoire du siècle dernier, il serait souhaitable que les deux républiques vivent en quelque sorte sans séparation.

### **Alors, quel pays aimeriez-vous reconstruire?**

J'aimerais deux républiques différentes, qu'elles ne soient pas capitalistes toutes les deux. Ce qui est sûr est qu'un Allemand de Dresde, dans les dix ans qui viendront, vivra encore beaucoup plus mal qu'un Allemand de Cologne. Bien sûr, la consommation peut rajouter à la qualité de la vie. A nous d'expliquer à l'Allemand de Dresde que d'autres valeurs peuvent le retenir sur sa terre, qu'à même chance d'études, de formation et de métier il vaut mieux une société qui ne soit pas seulement orientée vers le gain et le bénéfice.

A nous de bâtir une économie assez efficace pour que les citoyens de la RDA restent sur leur terre et se baignent dans l'eau de leur fleuve. Voilà pourquoi nous sommes condamnés à chercher et à trouver une autre alternative que celle qu'ont choisie les deux blocs.

16 novembre 1989

---

# *Les souriantes certitudes du professeur Bohmer*

Le patron du bar commence à s'impatienter. Quatre clients encore dans la salle sourdement éclairée, qui n'en finissent pas de bavarder, assis à une table de bois, alors qu'il est bientôt minuit. Mur ébréché ou pas, les cafés de la République démocratique allemande ferment toujours à la même heure. Ibrahim Bohmer se fend d'une mimique désespérée. Il a encore beaucoup de projets à exposer.

Voilà à peine quelques mois, cet homme de 40 ans était un proscrit dans la République de Honecker. Il sortait de deux ans de prison qui lui avaient laissé la peau sur les os et pouvait chercher un autre travail que celui de scieur. Bohmer, cet homme menu à la moustache argentée, à la courtoisie sans faille, était scieur faute de pouvoir exercer son métier de professeur pour cause d'activités subversives. Son parcours de dissident est un parcours classique. Ancien communiste, pro-Dubcek en 1968. Premières brimades. Premières désillusions. Des cours du soir. De maçon, il devient professeur. Un doctorat de lettres à la suite d'une thèse sur le roman d'aventures au XX<sup>e</sup> siècle. Militant dans les groupes écologistes. Enfin, en août dernier, semi-clandestin, suivi sans arrêt par les phares blancs des autos de la Stasi, il fonde, le 26 août, en compagnie de cinq amis, le Parti socialiste démocrate, parti bien sûr illégal et qui lui vaut aussitôt quelques ennuis.

## **UN AIR DE CLANDESTINITÉ**

Mais ce n'est pas de cela dont le professeur Bohmer souhaite nous parler. Le professeur Bohmer représente la seule opposition politiquement structurée (avec celle, depuis vendredi, de Renouveau démocratique) à n'avoir jamais frayed avec les communistes. Drôle de parti, à peine 600 adhérents à Berlin, 3 000 dans toute l'Allemagne. Drôle de président que nous avons retrouvé dans la nuit, inlassable propagandiste d'une autre alternative de vie, cintré dans un costume bleu, strictement cravaté, répondant à toutes nos questions sans souci de l'heure de son réveil, finissant par nous inviter chez lui, dans un trois pièces-cuisine encombré de livres, de tracts, de papiers ronéotypés, de listes d'adhérents. Etrange organisation illicite voilà peu installée au premier étage d'un immeuble noir et lépreux, dans

une garçonnière de doux révolutionnaire, qui rêve de son pays de demain, connaît tous les responsables de l'international socialisme, ne nie pas que des aides substantielles soient arrivées pour remplir les caisses de son jeune mouvement, et que l'on chasse du bar de son quartier, non loin du métro aérien de Dimitroffstrasse.

Au moment de partir, deux hommes, jeunes et barbus, se sont approchés, gauches, un peu gênés. Ils lui ont serré la main, l'ont félicité et ont touché le bois clair de la table pour conjurer le mauvais sort. Ibrahim Bohmer les a remerciés, a prononcé les paroles d'usage qui servent à tous les hommes politiques de tous les pays : « Nous gagnerons, c'est sûr », mais qui, ici, revêtent une autre importance, se chargent d'une émotion particulière peut-être, imputable après tout au décor brumeux de taverne et à l'heure illicite à laquelle nous nous sommes installés.

Il fait froid sur le trottoir. Un froid cassant, annonciateur des premières nuits d'hiver qu'amène le vent du nord. Le professeur Bohmer parle toujours, toujours soucieux de préciser les moindres détails de sa pensée, ne manquant de redire son admiration pour le Garaudy des années 60 « qui avait véritablement tout décrit de la voie que prennent actuellement les pays de l'Est ». Un jeune homme passe. Blond, cheveux longs, ivre, il s'arrête en voyant ce groupe gelé qui discute sous le halo blanc d'un réverbère, sur la grande SchonhauserAllee déserte. Il s'immobilise, mains dans les poches, balançant d'avant en arrière. Il n'aime pas ce dialogue de la nuit, apostrophe le professeur, puis s'éloigne, montrant le poing, épaule furieusement remontée.

Arabe ! entend-on alors qu'il s'éloigne. « Vous êtes d'origine arabe ? » « Mon père l'était. Je n'ai pas connu mes parents. Parlons d'autre chose, voulez-vous ? Venez chez moi, je vous offre du café. J'espère que vous saurez pardonner mon désordre. »

## **LA VICTOIRE... DANS UN AN**

Au premier étage, il s'affaire dans la cuisine, sort trois tasses, se renverse dans un fauteuil, reprend la discussion. Une rosette brille à sa boutonnière. « C'est la seule décoration que je porterai de ma vie. Vendredi, quand Willy Brandt est venu et a passé la ligne des deux Berlins, il a tenu à me rencontrer. Je tenais une conférence non loin de là, à Albrecht-Strasse. Ensuite, nous avons eu un entretien de deux heures et, hier, deux camarades socialistes suédois sont revenus pour me donner la rosette du Parti que Brandt voulait m'offrir mais qu'il n'avait pas sur lui. Pour moi, c'est un immense honneur. »

Pour un peu, il réagirait : modeste et fier, assis dans le fauteuil fatigué de son salon. « Continuer, bien sûr. Nous continuerons notre combat jusqu'au jour où nous obtiendrons une assemblée constituante et une loi électorale démocratique. Le chemin sera long mais nous arriverons, et peut-être plus tôt que ne l'imaginent certains de nos camarades. Pour l'instant, notre seul souci est de ne rien faire pour provoquer dans l'immédiat de véritables élections libres. Si, demain, les gens votaient, le SED serait balayé et le pays plongé dans le chaos. Non. Septembre 1990 serait une bonne date. Le parti d'Egon Krenz aurait encore une représentation convenable, de l'ordre de 10 à 15 %. Ce serait une bonne chose. »

Il sourit, s'inquiète de savoir si notre café est assez chaud, patiente, attend une autre question, ferme à moitié les yeux. Cet homme ressemble à un chat. Aussi opposé que possible de Reinher Eppelmann, le pasteur de fer au profil d'oiseau, avec qui il fait cause commune dans le combat qui les oppose au communisme. Les éternels sourires de Bohmer et ses courbettes diplomatiques ne doivent pas faire illusion. Elles lui composent une armure tout aussi solide que les cassantes certitudes du pasteur. C'est d'ailleurs avec une désarmante amabilité que le professeur Bohmer, très tard dans la nuit, nous remerciant de notre visite, nous mit finalement à la porte et nous précisa : « Il est hors de question pour nous de tendre la main à M. Krenz, de lui offrir toute chance de coalition. Nous savons très bien que, le 15 décembre prochain, son parti s'efforcera d'occuper notre terrain politique, parlera d'économie mixte et même d'un autre socialisme. Cela n'a aucune importance. Il n'a à offrir que quarante ans de passé. Si les élections se déroulent comme nous le souhaitons, en septembre 1990, ils auront 10 à 15 % des voix et nous aux alentours de 25 %. »

Puis Ibrahim Bohmer nous a raccompagnés jusqu'à la porte de son immeuble triste et noir, nous a chaleureusement salués et a attendu sur le trottoir que nous disparaissions au coin de la rue.

17 novembre 1989

---

## *Le jour où la porte s'ouvrira*

Quand on avance dans la nuit vers la porte de Brandebourg, les projecteurs des télévisions occidentales allongent votre ombre très loin derrière vous. Un vent qui brûle les pommettes s'engouffre dans la grande avenue Unter Den Linden au fond de laquelle se détache, auréolé de lumières auxquelles il n'est plus habitué, le grand portique prussien, témoin de toutes les guerres depuis qu'il fut édifié en 1791, qui a vu défiler sous ses arches toutes les armées du monde, de celle de Napoléon à celle de Staline. Elles y sont passées de la même manière, têtes hautes, en bon ordre, ruisselantes d'orgueil, marchant au rythme des tambours, puis refluant dans le lent cortège d'éclopés, de charges, de loques et de poux qui sont les attributs véritables des guerres, mais dont on évite toujours de parler.

La porte de Brandebourg est à l'Est. Le mur, pour l'entourer, se fend d'une brusque avancée vers l'autre ville, laissant au monde occidental le Reichstag au sommet duquel pourtant un soldat de l'Armée rouge avait planté son drapeau qui flottait sur un champ de mines un jour d'avril 1945.

Tout en haut du portique, le quadrigé fondu en 1793 par Von Schadow, enlevé par Napoléon en 1813, ramené ici un an après, s'illumine la nuit de lampes vertes qui

changent les chevaux du triomphe en de glauques hippocampes. En 1950, la République démocratique allemande a fait enlever la croix de fer et les deux aigles au bec entrouvert qui figeaient leur envol de bronze de chaque côté du char.

La porte de Brandebourg devant laquelle tous les soirs de petits groupes d'Allemands de l'Est stationnent, une bouteille à la main, espérant chaque nuit davantage que les grues arriveront subrepticement, rappelle au plus innocent des hommes des temps de fer et de feu. C'est parfois le destin des monuments de charger leurs pierres de symboles que rien ne peut effacer, pas même le grand vide et les murs épais dont on les entoure, comme si leurs champs pouvaient être maléfiques.

De l'autre côté montent des rires, des sifflets. On entend des slogans, des chansons reprises en chœur. On voit les antennes télescopiques, les paraboles qui envoient au monde entier les mêmes images de présentateurs emmitouflés, soufflant leur buée dans le micro, répétant dans toutes les langues que le mur de Berlin s'écroule et qu'il ne reste plus qu'une trouée à percer, ici même, derrière eux, pour que Berlin soit réuni. Les hommes politiques retardent cette trouée. Des rumeurs ont couru. On parlait de Bush et Gorbatchev venant se rejoindre à cet endroit (et on en parlait suffisamment pour qu'un démenti de l'arrivée de Gorbatchev tombe sur les téléspectateurs de l'agence Tass).

Tous les soirs, en rentrant chez eux, les Allemands de l'Est allument leurs téléviseurs et cherchent les chaînes de l'Ouest. Alors apparaît la porte, en arrière-fond d'un mur bariolé, et la face apollonienne de leur ville, celle brutalement

éclairée que les camions à frites, à bières, à saucisses-moutarde ont aussitôt investie selon les propres logiques de l'entreprise privée. Ils distinguent une foule disparate où se croisent les angéliques choristes des «groupes pour la paix » et les aides étudiants du Bruschens Chaft Corps à la casquette bismarckienne. Certains d'entre eux éteignent le poste et parlent d'autre chose. Quelques uns viennent dans la nuit que percent les projecteurs, s'appuient contre la barrière à 100 mètres des arches que garde nonchalamment une rangée de Vopos. Ils ne comprennent pas, alors qu'existent vingt-deux brèches dans le mur, pourquoi les gouvernements tardent tellement à ouvrir cette vingt-troisième, la seule qui réunirait vraiment Berlin, leur ville, sous la porte de Brandebourg, noir portique et coeur des trois Reichs.

Hier soir, un homme est venu, jeune, 30 ans peut-être. Avant de partir, il a dit à sa femme : «C'est pour cette nuit. J'allume un cierge. Avant qu'il ne soit consumé, la porte s'ouvrira. » On ne sait si sa femme l'a revu, ou si elle a éteint la bougie au petit matin, mais cet homme aux yeux noirs cabalistiques avait trouvé les mots justes. Le jour où les grues soulèveront ici les pans de béton plus épais qu'ailleurs, ce ne sera pas une vingt-troisième brèche dans Berlin, mais une porte qu'on ouvrira.

# Tout a commencé ici



**DIMANCHE**

**L'ISSUS**  
**Soubes**  
UN VRAI MAGASIN DE TISSUS  
Nouvelle adresse : 27, RUE JUDAÏQUE BORDEAUX - 56.44.21.70  
BOULEVARD DE LA LIBÉRATION (DAS) 33000 BORDEAUX

---

N° 2098

SUD-OUEST DIMANCHE DU 19 NOVEMBRE 1989

4,50 F

## L'Est dans les rues

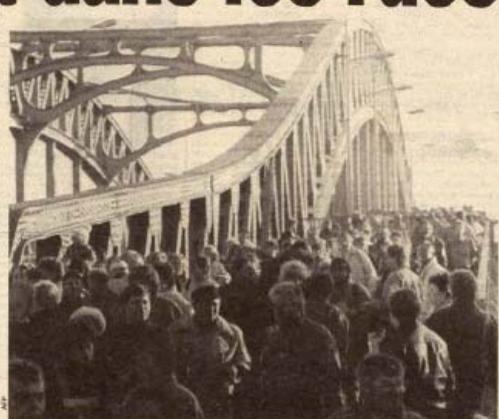
**I**ls avaient manifesté à Prague vendredi soir. La police avait chargé. Les étudiants invoquaient un mort dans leur camp et accusaient les forces de l'ordre. Officiellement, il était question de dix-sept blessés. Dans la capitale de la Tchécoslovaquie, les opposants au régime sont hier soir à nouveau descendus dans la rue.

La contagion a gagné la Bulgarie. Hier, à Sofia, le mécontentement s'est également exprimé dans la rue avec des effigies de Jivkov affublé de la moustache de Staline.

Seule, la Roumanie semblait encore imperméable aux mouvements qui ébranlent l'Europe de l'Est. Car, en RDA, la voix d'une population longtemps silencieuse, a continué à tonner hier à Leipzig à l'appel du mouvement Nouveau Forum. On attendait plus de 60 000 manifestants. Notre envoyé spécial Yves Harlé, présent à l'issue du rassemblement, ce serait plutôt sur la moitié. Mais, outre que les organisateurs pourraient être soupçonnés de réupération, sachez-vous qu'il y a huit jours, des brèches s'ouvraient dans le mur.

Et hier, les citoyens de la RDA léchaient les vitrines et encombraient les rues de Berlin-Ouest (voir photo). On dit qu'ils étaient plus de 1 500 000 à avoir franchi le pas.

PAGES 2 A 6



### Priez pour Saint Sernin

**C**hef-d'œuvre de l'art roman occidental, la basilique Saint-Sernin de Toulouse appartient au patrimoine de l'humanité. Chacun sait cela et les Toulousains en sont si agréablement fiers que Claude Nougaro l'a chanté.

Beaucoup moins de fidèles savent qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la cathédrale en pittoresc était fut abominablement restaurée et que bien des éléments qui lui adhérent aujourd'hui sont de la main de Viollet-le-Duc.

PAGE 8



**LE CROISSANT LEGER**



**AU BEURRE ALLÉGÉ EST ARRIVÉ**

Demandez-le à votre pâtisseries ou à votre boulanger-pâtisseries

C.A.B.P. 33450 BI-LOUBES

**COMMAN 56.77.63.33**



PAGE 8

### SALVADOR

#### Le coopérant français libéré

**L**e coopérant français Thierry Nappety, qui était détenu au Salvador depuis le 12 novembre, a été libéré hier.

Thierry Nappety, a précisé le porte-parole du ministère des affaires étrangères, a quitté son lieu de détention dans la voiture de l'ambassadeur de France, M. Jean-Claude Fortiat, qui l'a emmené à sa résidence à San Salvador.

De violents combats se poursuivent à l'est de San Salvador.

Plus de 800 personnes ont été tuées et 1 600 autres blessées depuis le début de cette offensive rebelle la plus importante de cette guerre civile — pour le plus part des civils — en dix ans.

PAGE 6

### FOOTBALL

#### Petit 2-0 pour les Bleus

PAGES 50 et 51

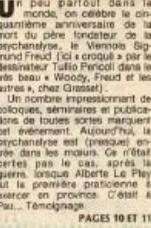
### FREUD/50 ANS

#### Une expérience paloise

**U**n peu partout dans le monde, on célèbre la cinquantième anniversaire de la mort du père fondateur de la psychanalyse, le Viennois Sigmund Freud (ici à croquis) par le dessinateur Tullio Pericoli dans le très beau « Woody, Freud et les autres », chez Grassati.

Un nombre impressionnant de colloques, séminaires et publications de toutes sortes marquent cet événement. Aujourd'hui, la psychanalyse est (presque) entrée dans les mœurs. Ce n'était certes pas le cas, après la guerre, lorsque Albert Le Play fut la première praticienne à entrer en province. C'est à Fluz... Témelgnage.

PAGES 10 ET 11



**C'est à Leipzig, où se déroulait hier une manifestation de plus, que s'est réveillée la conscience allemande. Et c'est ici que s'est joué le sort d'Erich Honecker.**

Ses joues sont rougies par le froid. Elle porte de grosses lunettes et un petit béret tricoté à la main, enfoncé sur ses cheveux gris. Après avoir pris la parole sur la place de Leipzig devant le musée Georgu-Dimitroff, Eva Gunter se retire de l'estrade. Les jeunes du mouvement Nouveau Forum, la remplacent. Eva, 58 ans, est restauratrice en préretraite. Elle est la mamie du groupe de Leipzig opposé à ceux de Berlin, moins radicaux ou déjà plus politiques. Devant elle plus de 20 000 personnes se pressent sans penser un instant à enjamber la corde minuscule qui sert de ligne de démarcation.

Nouveau Forum Leipzig attendait 50 000 participants. Eva Gunter se fait une raison : « Depuis plus de deux mois qu'ils luttent et cinquante ans qu'ils attendent de pouvoir librement circuler à l'Ouest, on ne peut pas leur en vouloir d'être allé de l'autre côté chercher ce qui manque ici. ».

Sans se départir de son sourire de grand-mère gâteau, elle ajoute : « Nous, il nous faut continuer. Quarante de lâcheté, il était temps de se rattraper ». Quand Mamie Gunter dit « nous » elle embrasse d'un même geste les orateurs et le public, sage, sérieux, de tous âges et de toutes conditions. Des gosses juchés sur les épaules des parents, applaudissent, tapent leurs moufles l'une contre l'autre quand ils voient les grands approuver les discours. Parfois une voix dans la foule s'élève. Les orateurs se taisent, l'écoutent. Mais les voix de la foule et les banderoles

proclament la même chose : « On ne veut plus de ce Parti communiste ». « Débarrassez-nous de Krenz, il ne vaut pas mieux que l'autre. »

## **VENDRE LES LIMOUSINES**

« Patientez, répondent les orateurs. Il n'est pas de notre intérêt de couler le parti car s'il coule, il nous entraîne dans son naufrage. » En réponse, un adolescent déplie un drap blanc cloué sur deux attelles. Il l'élève au-dessus de sa tête. On lit : « Deux Etats, une nation. » Le micro est occupé maintenant par un tout jeune étudiant en théologie aux cheveux longs et frisés, au béret guevarien : « Voilà ce qu'il faut faire : employer le stock de devises qui ne sert pas à la construction de la nation pour le mettre à la disposition du peuple. Il faut vendre les limousines européennes des caciques du parti, et redistribuer l'argent aux plus démunis afin qu'ils puissent voyager; interdire les devises aux membres de la Stasi et donner les usines au peuple. Nous nous méfions de ces souris qui montent dans le fromage. Ces Ghabosky, ces Gerlach. Mais vous nous demandez de prendre le pouvoir alors qu'il y a deux mois nous n'existions pas. Attendez ! Pour l'instant ce que nous voulons est gouverner avec le pouvoir pour mieux le contrôler. »

Les ouvriers se taisent. Une poétesse locale arrive et déclame un texte d'Eugène Pottier, ce communard à qui se réfèrent volontiers quelques membres du groupe. « Histoire du serviteur qui courbe la tête et grimpe dans l'échelle sociale », annonce-t-elle. « Les vieux maîtres meurent. Il devient conseiller et tout puissant. » La poétesse, grande, brune, les cheveux noués par un foulard, plaque un accord sur la guitare qu'elle porte en bandoulière. Les ouvriers de Leipzig applaudissent du bout des doigts. La parabole du serviteur est passée au-dessus de leur tête.

### « NOUS SOMMES LE PEUPLE »

Ils n'ont pas reconnu Egon Krenz. Quelle importance ? Ils s'en moquent. Ils ont préféré le discours d'Eva. Elle leur a dit les choses de tous les jours. Elle a parlé de pénurie de saucisses qui, comme par miracle, reviennent dans les vitrines les jours où la colère gronde. Des heures d'attente pour tout et pour rien. Des logements introuvables ou insalubres. Des faveurs dont savent s'entourer les puissants. De l'existence confortable des nantis. Des forêts alentour que les usines rongent, des mensonges de la presse. Et elle a conclu : « Nous sommes le peuple. » Ce qu'ils murmuraient voilà quelques jours, elle le clame bien fort à la tribune. Les ouvriers de Leipzig hurlent, sifflent, applaudissent à tout rompre. Voilà ce qu'il leur faut, du concret, et un changement, n'importe lequel, vite, le plus vite possible. Ils se sentent bien éloignés du leader de Berlin, ou du moins de celui que les télévisions occidentales présentent comme tel.

## **KRENZ « LIBERE » LE RING**

Après tout, pensent-ils, c'est ici que tout a commencé, avec nos marches sur le boulevard qui enserme la vieille ville. Ici, sur le Ring, s'est réveillée la conscience allemande, chaque lundi, après les prières pour la paix au sortir de l'église Saint-Nicolas. Ici, dans cette ville qui sent la lignite, le chou aigre, et la misère déguisée, quatre ans de colère ont fermenté. Ici s'est joué le sort d'Erich Honecker il y a à peine plus d'un mois. Maintenant que les langues se délient, on commence à connaître le scénario de ce lundi 9 octobre, au lendemain des manifestations lourdement réprimées qui avaient totalement occulté les fêtes du 40<sup>e</sup> anniversaire. Erich Honecker était fou de rage. Ce matin-là, il voulut ordonner aux forces anti-émeutes de se tenir prêtes à réprimer toute nouvelle manifestation, quel qu'en soit le prix. A Leipzig, le soir, devait avoir lieu la marche hebdomadaire, cette longue marche en rond qui, dans la nuit, enserme la ville d'une réprobation silencieuse. En face les milices populaires avaient fait savoir qu'elles aussi descendraient et qu'elles seraient armées. Les hommes de Leipzig avaient ordonné à leurs femmes et à leurs enfants de se barricader dans les maisons.

Ce matin-là, donc, Egon Krenz, suivi par l'ensemble du bureau, s'opposa pour la première fois au vieil homme. Il refusa une répression qui tournerait au massacre et ordonna aux forces de sécurité de laisser la manifestation de Leipzig tourner sur le Ring. Dès lors les jours de Honecker étaient comptés. Il en restait huit. Tout cela Leipzig le sait et considère, sceptique, le tintamarre berlinois, l'apparition subite de nouveaux réformateurs, les prises de micro de ces jeunes tellement sympathiques mais brusquement désarmés par tant de réussite. Leipzig remâche la

vieille rancoeur qui l'oppose à Berlin, ville préférée du pouvoir. Ici il faut vivre, et bien plus durement qu'ailleurs, au fond de cette Saxe longtemps bénie des dieux avec ses champs immenses et ses forêts de bouleaux où ont été implantées des usines qui crachent leurs fumées sur les façades des maisons. Ici il faut survivre, avec pas même 1 500 francs par mois, et trimer avant de regagner les banlieues aux rues pavées, dans un tramway écaillé qui suit la toile d'araignée des fils électriques et tremble de toute sa carcasse à chaque aiguillage.

C'est cela Leipzig. Ces anciens marchés fastueux, cette cité de gros marchands qui bâtirent des maisons blanches au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais que l'on a transformées en cités ouvrières. Parfois deux familles logeaient dans ce qui fut un salon de musique et 50 000 logements sont privés de salles de bain et de toilettes, l'eau courante n'arrive pas au huitième étage. Les réparations se font attendre des mois. Et l'on ne connaît jamais le responsable de cette négligence.

Dans un crépuscule de cristal, un vrai crépuscule d'hiver, bleu et gris, les vieux immeubles du XVII<sup>e</sup> siècle cachent leurs murs. Il fera bientôt nuit. On ne verra plus les corniches qui s'effritent, la mousse qui verdit les perrons, les arbustes qui accrochent leurs griffes sur des grilles rouillées. Bientôt on ne verra plus. Reste, tandis qu'on s'éloigne, la sourde incompréhension d'hommes qui ne veulent pas croire que leur lutte n'aurait servi à rien.

20 novembre 1989

---

## « *Supprimez l'article 1* »

**Si ce week-end, le second de l'ouverture du mur de Berlin, a vu des millions d'Allemands de l'Est passer prendre un bol d'air de liberté et de consommation, l'opposition en RDA s'est mobilisée : de Leipzig à Berlin-Est. Elle n'a pas épargné Krenz.**

Les trois voitures de la Vopo ont stationné à distance prudente. Les policiers restent à l'intérieur. Ils regardent, désabusés, ce rassemblement de grands barbus blonds, à casquettes et vestes en velours, ces jeunes femmes aux cheveux longs qui expliquent aux touristes de Berlin-Est le but de leur manifestation. A l'appel de l'organisation Démocratie maintenant et d'un groupe de plasticiens, ils sont une centaine à avoir affiché les banderoles de la contestation sur les marches mêmes de la Chambre du peuple, lieu sacré et inviolé voilà peu. Les dissidents (mais doit-on encore utiliser ce mot pour les désigner ?) profitent également de l'ouverture des frontières. Inlassablement, ils reviennent sur leur sujet, profitent du passage des touristes de l'Ouest qui, ce dimanche matin, sont venus en masse sur les lieux de la «révolution d'octobre 1989 ».

## « ASSASSINS DE L'OMBRE »

Dans un coin, en haut des marches, un cercueil en carton noir. En grosses lettres rouges : « Crimes de la Stasi. 1949-1989 ». A côté, une affiche demande que soit ouverte une enquête et qu'une commission soit formée pour statuer et envoyer vers les tribunaux ces « assassins de l'ombre ». Plus loin, un cierge et, au-dessus, un chapeau kafkaïen, un melon, rond symbole de l'absurdité d'un régime qu'exècre la base des contestataires et qui, pour elle, se perpétue, simplement habillé de neuf. Puis ce message, énorme : « Supprimez l'article 1 de la Constitution. » C'était le mot d'ordre de la manifestation. Les Vopos observent sans mot dire, calfeutrés dans leurs voitures, empelissés jusqu'aux oreilles, peut-être simplement heureux de ne pas avoir à supprimer l'article 1 de la Constitution qui énonce le rôle dirigeant du Parti communiste sur la scène politique : au rythme du changement actuel, il n'est pas exclu que cette impérieuse demande ne soit satisfaite d'ici peu et au moins avant la fin de l'année, vers le 15 décembre, date choisie par Egon Krenz pour la réunion d'un congrès extraordinaire propre à bouleverser les fondements du système qui l'a créé.

Egon Krenz. Voilà un beau personnage de roman, à défaut de savoir s'il est un beau personnage politique. Saura-t-il conserver le pouvoir, qu'il a tellement désiré, tapi, des années durant, dans l'ombre de Honecker ? Qui dira, un jour, si sa nuit du 8 au 9 octobre 1989 fut illuminée d'une révélation pascalienne ou composée d'un froid et blanc calcul sur ses propres chances d'accéder, enfin, à ce qu'il aspirait ? Après tout, qu'importe. Ce soir-là, Krenz décida de tuer son père politique. Le lendemain, Erich Honecker était contredit et, pour la première fois, ses ordres

n'étaient pas suivis d'effet. On le dit maintenant cloîtré dans sa chambre, nez collé à la télévision, ordonnant d'emprisonner celui-ci, de fusiller celui-là. Il serait bientôt opéré pour la seconde fois. Se souviendra-t-on, dans quelques années, qu'il fut le dernier président d'une République démocratique allemande gardienne du dogme stalinien ? En attendant, Krenz sourit.

On ne peut allumer la télévision sans que ses dents vous sautent aux nez. Sourire, dans son état, révèle tout de même quelques dons de dissimulation. Pour durer, Krenz, il le sait, doit prendre de court les revendications de l'opposition. Il s'y emploie. Sinon séduire, du moins donner des gages à un peuple excédé par les privations, révolté par les privilèges de ceux qui le gouvernaient. Il essaie de le faire. Surveiller au plus près ceux de son parti et, notamment, Markus Wolf pour qui il ne saurait être qu'un homme de transition. Triple pari qui l'engage peut-être contre sa volonté dans un train de réformes dont personne ne sait où elles s'arrêteront. Le seul butoir est qu'il est hors de question d'imaginer à l'heure actuelle un autre Etat que socialiste quitte à revisser sur la porte une plaque que le temps a salement écaillée et que, pour les communistes, réformateurs compris, mieux vaut abandonner une grosse partie du pouvoir plutôt que de le perdre complètement. Cette retraite, qui aurait pu tourner à la déroute, s'exécute rapidement et dans un ordre véritablement prussien.

## LE JOUR OU...

Suffira-t-elle ? On n'a pas fini à l'Ouest de s'extasier devant des signes considérés comme importants : Nouveau forum sera légalisé. On entendra parler d'économie de marché. L'article 1 de la Constitution sera certainement abrogé. Personne ne saura se souvenir que les brèches dans le mur de Berlin avaient été souhaitées par les Soviétiques voilà quelques mois déjà, mais que ce projet, discrètement annoncé par un diplomate soviétique à un homologue américain, avait été compris comme une nouvelle manoeuvre d'intoxication.

Krenz a quelques mois devant lui, compte tenu de l'inorganisée et nébuleuse opposition (il ne s'agit pas des quatre partis tolérés sous Honecker, précipitamment appelés au conseil des ministres pour occuper des postes subalternes). Son véritable combat se jouera le jour où il aura à affronter des formations politiques autrement structurées et qu'il annoncera la date où auront lieu ces élections libres, alors même que ses vrais adversaires du parti auront creusé quelques mines sous ses pieds.

*Deuxième partie :*  
*20 ans plus tard*

*En 2009, retour en Europe de l'Est par Christophe Lucet*

02 novembre 2009

---

# *Hongrie : du rideau de fer au paradis dentaire*

Le tiède automne magyar baigne les collines. Dans ce vallon à 10 kilomètres de Sopron, pointe occidentale de la Hongrie, courait une frontière. De miradors, de chiens, de barbelés. « Le 19 août 1989, un peuple en esclavage a ouvert les portes de sa prison », clame la citation ornant le monument de Melocco Miklós, inauguré l'été dernier, au sommet duquel le sculpteur a posé un caillou du mur de Berlin.

Ce jour-là, des centaines d'Allemands de l'Est en vacances en Hongrie se rendaient au « pique-nique paneuropéen » de Sopron, là où, deux mois auparavant, les ministres hongrois et autrichien des Affaires étrangères s'étaient retrouvés, pince à la main, pour découper symboliquement un bout de rideau de fer.

Le déjeuner sur l'herbe de Sopron est entré dans l'Histoire. Laisant là leurs peurs, leurs bagages et leurs Trabant, 600 citoyens de RDA - hommes, femmes et enfants - forcent le passage devant des policiers hongrois qui regardent ailleurs. Vingt ans après, sur la petite route menant au Burgenland autrichien, une barrière levée est tout ce qui reste d'une des frontières les plus étanches du monde. « Si vous voulez, je fais la photo », propose le garde-frontière débonnaire en montrant la porte de pierre entrouverte qui fait office de mémorial. Nous sommes en 2009

en Europe centrale et circulons librement, comme au temps de l'Autriche-Hongrie.

### **Rebaptisée « Shop-ron »**

Retour à Sopron. « Mon père est né ici. Lorsqu'il rentrait de Budapest, la police lui demandait toujours ses papiers pour vérifier s'il n'était pas un fuyard », se souvient András Richly. Le jeune professeur de français est revenu au pays natal, mais plus rien n'est pareil. Rebaptisée « Shop-ron » par les Autrichiens qui débarquent en masse pour y faire des courses, la morne cité jadis enfermée dans son enclave est métamorphosée et s'est trouvée une surprenante vocation... dentaire.

Le téléphone de l'accueil n'arrête pas de sonner. Dans un allemand impeccable, Julia renseigne la clientèle et remplit l'épais carnet de rendez-vous des docteurs Attila Nemeth et Kornel Kerezsty, dont la roulette et la fraise n'ont pas le temps de refroidir : le cabinet posté sur le boulevard qui ceinture la cité ne désemplit pas. Les clients ? « Surtout des Viennois, attirés par le rapport qualité-prix des soins dispensés dans notre ville », explique Julia entre deux appels. Bienvenue au paradis des dentistes. Avec 450 praticiens dans une ville moins peuplée que Périgueux, Sopron détient un record. Tous les 20 mètres, le mot magique clignote : « Zahnarztpraxis » (cabinet dentaire). En vingt ans, c'est devenu l'industrie phare d'une ville que la proximité de Vienne, à 60 kilomètres, a propulsée dans une dimension inédite. Les panneaux vantent les « dental tours » (voyages dentaires) qui amènent des milliers de patients de l'Ouest attirés par des tarifs imbattables.

« Ici, on peut économiser un tiers, parfois la moitié du prix d'un traitement en Autriche », explique Mathias, venu de Vienne se faire poser un implant. Car on ne vient pas à Sopron pour une carie ou un détartrage. Du petit cabinet à la clinique, la cité est armée jusqu'aux dents : scanners numériques dernier cri, mêmes céramiques qu'à Rome, mêmes prothèses qu'à Berlin. Souvent formés à l'université Semmelweis de Budapest qui accueille aussi des étudiants étrangers, les dentistes hongrois sont au top niveau européen. Seule différence : les coûts de main-d'œuvre. Et une stratégie commerciale qui a bien progressé depuis 1989.

### **Forfaits à 250 euros**

« Les premiers cabinets ont ouvert après la chute du Mur, des dentistes ont afflué de toute la Hongrie, et la flambée de l'activité a permis aux pionniers d'investir. Depuis, cabinets et cliniques prospectent chacun de leur côté mais ont été relayés par des intermédiaires », explique András. Ses leçons de français peinant à lui faire gagner sa vie dans une ville dont l'autre langue est l'allemand, l'ex-étudiant en théologie (à Lyon) joue les interprètes pour Eurodent'air, société fondée il y a dix ans par un Français installé à Budapest, Nicolas Pineaud, dans le but de convaincre les Français de venir à Sopron.

« Il est capital que les clients reçoivent des informations précises dans leur langue maternelle », explique András dans un français châtié. « Le premier devis, fiable à 95 %, peut se faire à distance sur la base d'une panoramique expédiée par courriel. Le dentiste propose ensuite l'examen sur place. Des forfaits à 250 euros comprennent le transfert depuis l'aéroport, la consultation, l'interprétariat, le plan

de traitement, une panoramique et deux nuits sur place, ou à 450 euros avec l'usage du scanner. Il n'y a pas d'avance à verser, et il est possible de refuser les soins jusqu'au dernier moment. Pourtant, affirme András, je n'ai jamais vu de patients repartir sans se faire soigner. »

## **La beauté aussi**

Clientèle traditionnelle, les Autrichiens, dont les voitures sont partout, ne se contentent plus de se faire refaire la bouche à prix d'ami. Ils viennent se faire beaux. « Notre cabinet est aussi un salon de beauté ; nous proposons des traitements antirides ou des consultations de chirurgie esthétique », indique Julia.

Et la diversification a vu l'émergence de grosses structures, comme le centre Wabi. Installée entre l'entrée de Sopron et la frontière, l'énorme clinique propose un éventail qui va de la dentisterie à la chirurgie esthétique en passant par la cosmétique, la coiffure et les spas. En devanture, une armée de manucures est en plein travail.

Désormais, Allemands et Italiens se pressent dans les salles d'attente des dentistes de Sopron, pour qui l'adhésion de la Hongrie à l'Union européenne en 2004 a été un ballon d'oxygène. Joignant l'utile à l'agréable, des patients choisissent même de faire du tourisme : « Les soins ayant lieu en début et en fin de semaine, ils ont le temps d'aller pendant deux ou trois jours visiter Vienne ou Budapest », explique András, qui cite l'exemple de clients bordelais. Plus éloigné, le marché francophone reste encore modeste. Mais Sopron a les dents longues et se fait fort de les convaincre que la Hongrie n'est pas le bout du monde...

03 novembre 2009

---

# *Le fantôme du socialisme*

Le plateau de Teteny est loin du centre de Budapest (Hongrie). Pour y parvenir, il faut franchir le Danube, longer en tramway jaune l'avenue Béla-Bartók et monter dans le bus 150 qui, passé les échangeurs, serpente dans les ZUP de la banlieue sud. C'est là, dans une zone industrielle zébrée de lignes à haute tension, que survit la mémoire communiste de la Hongrie. Lénine et le couple Marx-Engels, dressés sur les niches géantes du mur de briques, accueillent les rares visiteurs d'un air sévère au son d'un chant de partisans soviétiques qui grésille sur le transistor de la guérite d'entrée. Nous voici au Memento Park, ouvert en 1993 pour stocker statues et monuments qui ornaient les places publiques de Hongrie avant le tournant de 1989.

« Impressionnant ! » Plantés devant le bronze géant d'un héros de la Révolution signé Istvan Kiss (1969), un couple d'Amsterdam est seul sur l'esplanade. « C'est notre premier voyage à l'Est, mais je me souvenais des films de la période communiste, et la curiosité nous a poussés », explique Markus. Les héros de l'éphémère République des conseils de 1919, ceux de la période 1945-1989 sont là, silencieux. Le monument à Béla Kun, création tardive pour le centenaire de l'avocat communiste et qui le montre guidant un groupe d'ouvriers et de soldats, n'aura pas longtemps orné le champ des Martyrs de la capitale : c'est sur ce terre perdu de la route du Balaton que l'œuvre d'Imre Varga pointe encore « l'avenir radieux ».

### « À la sauce goulasch »

Buste de Tibor Szamuely, plaques de Kreutz ou d'Arpad Szakasits, statues du capitaine Steinmetz ou du Soldat modèle, bottes de Staline : près de 50 œuvres sont réunies dans ce parc dont l'idée avait germé quatre mois avant la chute du Mur. Plus à l'aise avec le passé communiste que les autres « baraques » d'un camp dont elle passait pour être « la plus gaie », la Hongrie n'avait pas le cœur de renier totalement une dictature que János Kadar avait rendue acceptable en l'accommodant « à la sauce goulasch ». Plutôt que de les détruire, elle a préféré exiler les symboles honnis dans un parc que son créateur, Akos Eleod, n'a pas voulu « ironique » ou dédié à une stérile contre-propagande.

Car la Hongrie se souvient. « En juillet, les gens ont fêté l'anniversaire de la mort de Kadar (Le dernier secrétaire général du PC hongrois a disparu en juillet 1989), qui reste populaire ici », témoigne Endre Marinovitch. Ex-directeur de cabinet de Josef Antall, qui dirigea le premier gouvernement postcommuniste (1990-1992), aujourd'hui professeur d'économie à Budapest, il reconnaît que malgré les « énormes changements » survenus en vingt ans (départ des soldats russes, fin de l'économie planifiée, ancrage du parlementarisme), la désillusion rôde, aiguisée par la crise qui a obligé la Hongrie à emprunter 20 milliards de dollars au FMI : « Beaucoup de personnes pensent que leurs parents vivaient mieux, ignorant le chômage, les différences sociales. Ils se disent: à quoi bon la liberté si on n'a pas de quoi acheter ? »

## **Une liesse absente**

Ilona Kovacs partage ce sentiment, mais pas pour des raisons matérielles. « Je vis bien et n'ai aucun regret pour le nivellement par le bas du communisme », prévient cette ex-contestataire qui enseigne le français à l'université de Szeged. « Mais, au risque de vous surprendre, nous étions plus libres dans les années 1980, que je n'hésite pas à qualifier de " belle époque". La censure n'existait plus. La dictature, qui avait mauvaise conscience de l'écrasement de la révolution de 1956, était très relâchée, les Hongrois pouvaient voyager un peu, la sécurité sociale était pour tous. On sentait venir la fin du communisme, on était euphoriques, presque trop : comme dans le métro, ces magazines qui montraient des nus incroyables ! Certes, il y avait le tabou de l'occupation soviétique, mais qu'avons-nous gagné en échange sinon une jungle capitaliste qui laisse tant de gens mourir

au bord de la route : retraités aux misérables pensions, sans-abri ? On n'aurait pas vu ça avant 1989 ! »

En cet automne anniversaire, la liesse populaire est absente. « Il est dans le caractère local de voir le verre à moitié vide, et les Hongrois, qui se voient comme pionniers de la démocratisation en Europe centrale, sentent qu'ils ont perdu leur avance et même pris du retard », observe l'ambassadeur de France à Budapest, René Roudaut. « Des voisins plus attardés comme la Slovaquie ont adopté l'euro, tous les gouvernements ont bricolé sans engager de vraies réformes, et la Hongrie, qui avait attiré « beaucoup d'investissements étrangers, est durement frappée par la crise, poursuit-il. Le taux d'actifs est très bas (57 %), les pensions des retraités aussi. Et le pays, qui perd des habitants au risque de passer sous la barre symbolique des 10 millions, fait le complexe du petit. »

### « **Comme des dinosaures** »

« Est-ce qu'on ne va pas disparaître comme les dinosaures ? » s'interroge même Esther, 26 ans, avec ce mélange de gaieté et de gravité qui fait le charme magyar. Enseignant la danse dans les écoles d'une ville du Nord, elle aimerait avoir des enfants. Et, contrairement à la génération de ses parents qui ne comprend que le russe, mieux vaut apprendre les autres langues, comme son amie Anna, qui sait l'allemand. « Car même le finnois, qu'on dit la seule langue proche de la nôtre en Europe, on ne la comprend pas », explique celle qui se destine au secteur touristique. Le malaise ne se nourrit pas seulement des inégalités sociales. « L'après-1989 a fait resurgir le problème des minorités hongroises séparées de la

patrie après le traité de Trianon », rappelle Istvan Majoros. Cet historien, qui s'est plongé dans les archives françaises des années 1920, en veut pour preuve la montée de l'extrême droite (15 % aux élections européennes pour le parti Jobbik) dont une partie revendique ouvertement le retour à la « grande Hongrie ». Avec la Roumanie, où vivent (en Transylvanie) 2 millions et demi de Hongrois, « les relations sont bonnes maintenant, mais nous sortons d'une crise grave avec la Slovaquie, et les Hongrois sont très déçus de l'immobilisme de Bruxelles sur ces sujets ». Anesthésiées par le communisme, les blessures de l'Histoire suppurent. Budapest attend de l'Europe qu'elle l'aide enfin à cicatriser...

04 novembre 2009

---

# *Derrière le miroir capitaliste*

La vieille femme en noir, courbée à l'équerre, avance d'un pas menu et marmonne en tendant un gobelet, sans un regard pour les luxueuses vitrines de l'avenue Andrassy, les Champs-Élysées de Budapest, dont les enseignes scintillent au crépuscule. Quelques heures plus tôt, nous l'avions croisée sur un pont du Danube, marchant mécaniquement, œil absent, vers la fin de ce jour sans pain. Au parc Letna, un jeune homme aux yeux fiévreux vêtu d'une veste en skaï rouge décroise nerveusement les jambes : « Vous auriez une cigarette ? » Il a surtout faim et croque avidement la pomme offerte. Souvent, dans le métro, une grand-mère mise pauvrement ou un vieux à chapeau proposent au passant de petits bouquets pour quelques forints.

À Budapest et à Prague, comme à Bratislava, ces scènes se répètent. Banales, hélas, pour un œil occidental, mais plutôt neuves dans des métropoles où il n'y a pas si longtemps l'ordre socialiste semblait exclure la mendicité. Dans ces centres-villes que le capitalisme mondialisé a rendus si semblables aux nôtres en apparence, trafic automobile compris, la pauvreté affleure pourtant. « Ici, les pensions sont très basses, et je dois vivre avec 200 euros par mois, sans être propriétaire de mon

appartement », soupire un instituteur à la retraite. La solidarité familiale et de quartier, qui n'a pas disparu, permet encore d'amortir les chocs que la société pauvre mais égalitaire d'hier ignorait.

### **La banquette du Slavia**

Celui qui se souvient des sombres immeubles et des avenues désertes de la Prague communiste s'étonne de voir la place Wenceslas, jadis mail vide et venteux dominé par le massif Musée national, transformée en écrin de boutiques et de lumières où le tombeau de l'étudiant Jan Palach, qui s'immola par le feu le 19 janvier 1969 pour dénoncer la normalisation du Printemps de Prague, arrête à peine les touristes qui déboulent en rangs serrés dans cette Venise tchèque, magnétisés par la splendeur gothique du vieux marché, les statues du pont Charles et la colline de Hradcany.

Attablé au Slavia, le café des bords de la Vlatva où Franz Kafka, melon posé sur la banquette de moleskine, contemplait inquiet l'hallucinant Château, le jazzman Mikolas Chadima avoue sa gêne devant la nouvelle prospérité de son pays. « Dans le combat que nous menions, je rêvais à trois choses : les droits de l'homme, la justice [il écrit le mot en tchèque, « Spravedlnost »], la possibilité de voyager à l'étranger. Hélas, vingt ans après, il n'y a rien à fêter, car seule la troisième s'est produite et c'est peu. »

## Requins de l'économie

Musicien contestataire dès l'adolescence, à la fin des années 1960, il le reconnaît : « En économie, le capitalisme s'est montré plus efficace que le communisme. Sur le plan matériel - celui qui importait à la majorité -, le changement a été bénéfique. Pourtant, pour l'emploi, les salaires, le logement, beaucoup de Tchèques ont une vie quotidienne difficile. » Mikolas incrimine l'appétit sans retenue des nouveaux requins de l'économie. « Bien sûr, il n'y a plus de prisonniers politiques en République tchèque, mais en échange nous avons un régime gangrené par la corruption où des gens usent de leur influence pour faire emprisonner un concurrent. Les scandales se succèdent. La démocratie ? Un mot, le paravent d'une comédie où les politiciens exercent le pouvoir pour eux seuls et ont privatisé la justice. »

« Privatisation » : le mot concentre la rancœur des déçus du changement. « Les dirigeants de l'ex-parti unique hongrois ont presque tous su se reconvertir en capitalistes ou en banquiers, usant de leurs réseaux pour s'emparer des anciennes entreprises d'État, le plus souvent sans mettre un sou de leur poche. L'homme de la rue a l'impression que les chefs politiques d'hier sont devenus les dirigeants économiques », témoigne Ilona Kovacs, enseignante à Szeged. Le cas de Ferenc Gyurcsány, chef des Jeunesses socialistes devenu (ex)-Premier ministre socialiste, est emblématique. »

## « Jeu de bonneteau »

Un avis que René Roudaut, l'ambassadeur français à Budapest, ne désavoue pas franchement : « Le recyclage des nomenklaturistes, le jeu de bonneteau des privatisations, la captation des actifs par ceux qui avaient les réseaux pour faire des montages, cela a donné aux gens de la base l'impression que le contrat social était perverti. » « C'est une triste histoire », fait écho Endre Marinovitch. Mais ce professeur d'économie qui conseilla le Premier ministre libéral hongrois József Antall après 1989 se veut fataliste : « Margaret Thatcher disait qu'il n'y avait pas de bonne solution pour privatiser. Mais ces transactions furent dans l'ensemble contrôlées, et pouvait-on empêcher ceux qui avaient l'argent, les relations, l'accès au crédit de participer et d'en profiter ? »

Une autre « normalisation », moins brutale que celle des chars russes et des arrestations abusives, mais insidieuse pour les perdants, s'est installée. Pourtant, à Prague, la « politique morale » incarnée par l'ex-dissident Václav Havel, propulsé par deux fois à la présidence de la République tchèque, aura donné durant dix ans l'impression que l'idéal du « socialisme démocratique » pouvait fleurir et empêcher un autre matérialisme - certes plus amène et respectueux des droits de l'homme - de remplir le vide laissé par les dictatures déchues. Mais le retrait du président-dramaturge, remplacé par un autre Václav (Klaus), au pragmatisme ultralibéral, a marqué la fin d'un cycle. Depuis, Havel médite avec inquiétude sur une civilisation qui a dérapé...

05 novembre 2009

---

## *A Prague, Petr Uhl n'a pas raccroché*

L'homme a vieilli mais n'a pas quitté la scène. La langue fuse, l'œil pétille de malice. Dans l'appartement qu'il occupe avec sa femme, Anna Sabatova, dans un quartier tranquille à trois rues de l'agitation de la place Wenceslas, Petr Uhl nous reçoit avec simplicité. Ce compagnon de Václav Havel est une grande figure de la révolution de velours, qui, en novembre 1989, vit le PC tchécoslovaque lâcher son rôle dirigeant sous la pression d'un peuple qui chantait « Dubcek au Château ! » : Dubcek, le héros du printemps de Prague brisé le 21 août 1968 par les chars soviétiques, Dubcek le « socialiste à visage humain » devenu jardinier et dont la poignée de main avec Havel dans le parc Letna fut comme un passage de témoin.

« À l'époque, Uhl rédigeait le bulletin de la Charte 77, dont les 241 signataires, malgré leur petit nombre, furent les fossoyeurs du communisme en Tchécoslovaquie. Dissident ? Le mot le fait toujours hurler : « C'était le mot des autorités pour nous qualifier, mais qui était dissident, sinon ce parti qui a refusé le courant de réforme entamé en 1953, poursuivi chez nous à partir de 1963 et couronné par le Printemps tchèque de 1968 ? ».

C'est donc en « indépendant » que Petr Uhl militait, chargé avec sa femme - elle aussi militante infatigable - de garder le lien avec les opposants des « pays frères », notamment Polonais et Allemands de l'Est.

### **Neuf ans de prison**

Chemise rouge à col ouvert, l'ex-trotskiste converti à la social-démocratie et au libéralisme politique - sans oublier un bref passage chez les Verts - ne s'attarde pas sur les années noires qui lui valurent quatre ans de prison en 1969-1973 pour « subversion » - il militait chez les étudiants contre la normalisation - et cinq autres (1979-1984) pour des « actes délictueux » consistant à plaider la cause des « personnes injustement emprisonnées ». Et, s'il évoque son riche parcours de l'après-1989 qui le vit brièvement député, membre de comités variés, chargé de plusieurs missions pour les droits de l'homme et la protection des minorités, c'est pour mesurer le chemin parcouru depuis 1989 par la société tchèque, sans oublier une Slovaquie dont il a tenu à garder la nationalité, malgré la partition de 1993.

Son diagnostic ? « Optimiste, car c'est mon caractère de voir le verre à moitié plein », répond-il en riant dans un français impeccable appris sur les barricades de Mai 68. « Jamais je n'ai pensé que nous bâtirions en vingt ans une société humaniste et un État où règnent le droit et le respect des minorités. Mais le progrès social est indéniable malgré nos 10 % de chômeurs : les protections sociales du régime communiste ont été moins rognées que chez nos voisins, l'éventail des revenus reste assez serré et, surtout, les droits sociaux sont là : droit de grève, négociations collectives, syndicats libres, unions de consommateurs. »

### **Fin du paternalisme**

Autre acquis selon Uhl : « La société est plus tolérante envers les handicapés, les homosexuels, les croyances religieuses, moins antisémite aussi, et l'éducation des enfants y est bien moins répressive. » Il se félicite également que, malgré l'opposition du président Klaus et d'une partie de la droite tchèque, la coopération de l'État avec la société civile (associations, ONG...) ait fait « de gros progrès », signe du passage « d'un système paternaliste à un système libéral ». Ce dernier adjectif est à entendre au sens politique.

Car, en économie, « le libéralisme a eu beau élever le niveau de vie moyen des Tchèques y compris celui des couches pauvres, ses excès confirment dans leur opinion ceux qui pensent que l'avènement du capitalisme n'était pas la priorité de notre révolution, ni même peut-être la démocratie ».

Quelles étaient donc ces priorités ? Réponse : « La fin de l'arbitraire, la liberté d'accès à la culture de l'Ouest, la liberté religieuse. » Le compagnon de Havel

rappelle que la Charte 77 n'était pas un embryon de parti politique mais un mouvement libertaire où se mêlaient des revendications socioculturelles : culture, écologie, féminisme...

## **Scandales persistants**

Éditorialiste au quotidien « Pravo », connu pour sa critique du néolibéralisme, Petr Uhl juge très sévèrement les privatisations des années 1990 : « Un élément absolument négatif, car les gens ont compris qu'on pouvait voler. Aujourd'hui, on a remédié à la situation, mais d'autres scandales à l'université (il cite une affaire de thèses falsifiées qui éclabousse un doyen) ou dans la magistrature sont des taches sur la démocratie. » Une autre tache le chagrine beaucoup : « L'intolérance persistante vis-à-vis des Tsiganes. » La Bohême-Moravie n'en ayant hélas pas le monopole, Uhl milite pour ces parias au sein de l'Union européenne. Et son combat va continuer. »

06 novembre 2009

---

# *Dresde a retrouvé un avenir*

L'immeuble HLM de Dresde où Sven a grandi n'existe plus. « Notre cité avait été construite de sorte que l'armée puisse la contrôler facilement. J'ai grandi dans un ghetto mais un ghetto où les enfants ne manquaient pas de terrains de jeux. » Sven avait 10 ans quand le Mur est tombé. Vingt ans après, devenu avocat, il vit et travaille au pays dans un cabinet dirigé par un « Wessi » et regarde l'avenir. Car après la longue parenthèse communiste, Dresde, martyrisée en mars 1945 par les bombes alliées, est ressuscitée : urbanisme repensé, industrie restructurée, centres de recherche musclés, la capitale de Saxe est une des villes les plus dynamiques d'Allemagne réunifiée. Elle est aussi une des haltes les plus attrayantes pour les touristes, bluffés par la beauté retrouvée de la Florence de l'Elbe qu'incarne la reconstruction ex-nihilo de la Frauenkirche, sa cathédrale baroque.

D'origine modeste - père maçon, mère secrétaire - l'enfant Sven a connu le quotidien gris de gens ordinaires qui faisaient la queue dans des magasins à moitié vides et n'avaient pas de relations familiales à l'Ouest : « Une orange était un vrai cadeau, il n'était pas question de recevoir à Noël un colis avec des chocolats ou la dernière BD d'Astérix », sourit-il.

« Sven adore la pastèque, ce fruit a pour lui le parfum de la liberté », renchérit Tiphaine, sa fiancée lilloise, employée au département de français de l'université de Dresde. Lui se souvient : « À l'école, des instituteurs à la solde de la Stasi se servaient de nos réponses naïves pour espionner nos parents qui n'osaient pas parler devant nous. » Cela, il l'a su plus tard, ses souvenirs d'enfant sont restés heureux.

### **La « vallée des idiots »**

Et puis 1989 a ouvert les portes d'un pays fermé à double tour, surtout dans la « vallée des idiots », surnom qui collait à la peau des gens de Dresde car ils captaient mal la télévision de l'Ouest. « J'ai eu de la chance », lâche Sven, qui n'avait pas rêvé de faire un jour une année d'études en France, où il a obtenu sa maîtrise de droit.

Pour son ami Thomas aussi, la fin du communisme est arrivée au bon moment : « J'avais 22 ans et je n'avais pas pu aller au lycée en raison des quotas. » Embauché en 1987 comme apprenti dans un garage de Dresde - sort enviable pour un passionné de mécanique - le garçon avait vite déchanté : « En RDA, la hiérarchie pesait lourd, j'étais le petit nouveau. Je me sentais bloqué, sous-formé, j'ai démissionné. La chute du Mur est arrivée alors que j'étais en pleine réorientation. »

En Bavière, où des cousins l'accueillirent « à bras ouverts », Thomas a passé deux années, et son bac, mais il a résisté à la tentation de s'installer à l'Ouest : « J'éprouvais un peu de jalousie sans doute, et une gêne devant ce pays riche où tout était nickel, en songeant que la génération de mes parents s'était donné du mal pour bâtir la RDA. Je suis retourné chez moi en Saxe, content de participer au changement. » Organisateur d'événements culturels, ce garçon réfléchi s'étonne : « Vingt ans après, bien des Bavarois n'ont toujours pas mis les pieds en Saxe ; je trouve ça curieux. Certains nous disent : "vous n'êtes pas assez reconnaissants". Mais l'évolution des mentalités est profonde ; ils ne se rendent pas compte que nous devons tout réorganiser dans nos vies. »

Silencieuse, Erdi Roland approuve Thomas. Jardinière au temps de la RDA, l'hôtesse de cette réunion amicale en compagnie du professeur de civilisation française (et dresdois d'adoption) Ingo Kolboom raconte sa promotion sociale. Elle organise désormais le travail de deux cabinets médicaux.

### **Espionné par sa fille**

Fidèle à sa communauté protestante, mouvance qui joua un si grand rôle dans la révolution de 1989, elle garde le souvenir des bons côtés de la RDA - le sens de la solidarité, par exemple - qui la dissuade d'user des grands mots pour fustiger un régime que pourtant personne ne défend. Comment regretter le temps où les Allemands devaient se méfier de leur voisin, de leur collègue et même de leurs proches ? « Le mari de ma sœur, agent de la Stasi, a comploté contre moi.

Ma propre fille a livré des informations sur moi parce qu'elle n'aimait pas ma nouvelle épouse, Gerlinde », témoigne Karlheinz, 67 ans.

Ce chanteur de l'Opéra de Dresde est allé consulter son dossier aux archives de la Stasi. Stupéfait, ce bon vivant y a malgré tout trouvé matière à rire : « J'y ai découvert le manuscrit perdu d'un de mes romans. Et dans un rapport qui mentionnait mon goût pour Wagner, on pouvait lire : "Ce Wagner, il va falloir s'en occuper !" »

07 novembre 2009

---

## « *Stasi-Tour* » à *Berlin-Est* »

« Ici gît le cœur noir du communisme. » Stefen Noack nous attend dans la cour de l'ex-prison clandestine de Hohenschönhausen, barrée d'un haut portail. Ce quartier de l'ex-Berlin-Est était un fief du « MfS », le ministère de la Sécurité de RDA, alias la « Stasi », police politique d'un régime qui aura porté à son paroxysme la surveillance de la « vie des autres ». Aujourd'hui retraités, des milliers de fonctionnaires de cet organisme tentaculaire (NDLR : il employa jusqu'à 90 000 agents officiels, le double en comptant tous les indicateurs, soit un habitant sur 100) habitent toujours les immeubles de la cité jadis interdite.

« Ici, les habitants de RDA savaient qu'il existait une limite à ne pas franchir pour ne pas tomber dans le trou noir. » Historien, guide et enseignant, Stefen Noack consacre sa vie à éclairer les ténèbres toujours épaisses qui entourent les pratiques de la « Pieuvre ». « On atterrissait ici sur dénonciation ou parce qu'on avait affiché ou publié quelque chose. » Il montre la camionnette sans fenêtres qui, après de longs détours dans Berlin, conduisait le suspect, yeux bandés, dans ce qui fut un camp où les Russes internaient (et torturaient) des civils allemands, puis un commissariat militaire du KGB, avant d'être récupéré et modernisé par la Stasi.

## « Un rêve de policier »

« La personne arrêtée pouvait rester trois ans à Hohenschönhausen, sans avocat ni chef d'inculpation. Les supplices physiques avaient été bannis, mais la torture psychologique, qui avait son institut à Potsdam, se donnait libre cours, raconte Stefan. Il y avait des interrogatoires nocturnes où se relayaient le " bon " enquêteur et le " méchant ", toujours deux par détenu, un rêve de policier. Comme ils savaient déjà tout des prisonniers, ces séances autorisaient toutes les manipulations. Et le verdict de la Stasi valait jugement car jamais un juge ne prononçait de peine inférieure. »

Par un escalier pentu, l'historien nous mène au « Sous-marin », des couloirs sinistres portant la mémoire de souffrances ignorées : cellules inondées où le détenu grelottait des jours durant, minuscules réduits pour infliger le supplice de l'immobilité, cachots aveugles où l'on cuisinait les « adversaires » du régime, couloir des « grands dissidents ». À partir de 1961, le quotidien s'améliore, mais si peu : la lumière rentre par des vitres opaques, la promenade se fait en « cages de tigre » et, pour dormir, le détenu doit adopter la posture du gisant.

## **Machine à broyer**

La froide efficacité de la machine à broyer intrigue toujours malgré les coups de projecteur des témoins, comme le « Gedächtnis Protokol », 1 100 pages de comptes rendus d'interrogatoires restitués de mémoire par l'écrivain Jürgen Fuchs, qui n'aura pas survécu longtemps à la publication de son livre, terrassé par une leucémie peut-être causée par des irradiations infligées lors de son séjour en prison.

« On ne saura jamais tout, car, après novembre 1989, la Stasi eut le temps de faire disparaître beaucoup de choses », regrette Stefen.

Pourtant, la prison érigée en lieu de mémoire, nonobstant la répugnance de beaucoup d'« Osis » (NDLR : habitants de l'ex-RDA) à remuer le passé, n'a pas de mal à faire toucher du doigt aux visiteurs - parmi lesquels beaucoup d'élèves allemands ou étrangers - les méthodes policières héritées du nazisme et du stalinisme et, hélas, toujours en usage en 2010 dans des dictatures comme Cuba, la Corée du Nord ou même la Chine. Pour en savoir plus, il suffit de se rendre, à deux stations de métro de là, non loin de l'ex- « Stalin Allee » qui perpétue l'esprit architectural du Berlin « moscovite », à la « Normanstrasse », l'ex-énorme siège du MfS.

## **Téléphone rouge**

Il est dominé par les étages austères où le général Erich Mielke et Markus Wolff, « l'homme sans visage », tiraient les ficelles de l'espionnage d'État. Pièce de musée, le bureau années 60 du général, avec ses boiseries soignées, ses fauteuils tapissés de bleu, son téléphone rouge relié aux centres névralgiques du pouvoir, a livré quelques secrets : « Dans son coffre-fort, Erich Mielke gardait deux dossiers : celui du chef du Parti, Erich Honecker, et le sien, car il était poursuivi depuis 1931 pour le meurtre de deux policiers commis quand il était jeune militant communiste », explique Jean-Paul Picaper.

Installé à Berlin depuis trente ans, auteur d'un livre foisonnant sur la Stasi (« Berlin-Stasi », éd. des Syrtes, 2009, 504 pages, 22 euros), l'ex-correspondant

du « Figaro », qui vécut dans la capitale coupée en deux aux heures de la guerre froide, détaille la folie sécuritaire incarnée jusqu'à l'absurde par ces caméras cachées dans de faux rochers, ces voitures aux portières garnies d'amplificateurs ou ces appareils photo infrarouges de chez Zeiss, une perle de l'industrie est-allemande.

Pour lui, le flicage des 17 millions d'Allemands de l'Est n'était pourtant pas le but suprême de la « Pieuvre » : « En 1979, la défection de Werner Stiller, qui présidait la cellule du Parti au sein de la Stasi, lui a porté un coup décisif en révélant aux services de l'Ouest que l'essentiel consistait à accéder à la technologie occidentale. »

08 novembre 2009

---

# *La mémoire en pointillés du mur de Berlin*

**Le peu qui reste du Mur illustre le retour à la normale d'un Berlin uni depuis une génération.**

Johanna Brunne n'a jamais quitté son quartier de l'est de Berlin. « Avant le Mur, je connaissais mieux l'ouest de la ville car mon école s'y trouvait. » Le 13 août 1961, un dimanche, Johanna a 18 ans et veut se rendre à quelques rues de là, chez une amie, mais bute sur des « Vopos » est-allemands en train d'empiler des parpaings. On ne passe plus sur Bornholmerstrasse ni ailleurs. Voici Berlin hémiplégique comme le reste du pays l'était déjà depuis la fin de la guerre. La maladie va durer vingt-huit ans.

Dans son demi-Berlin, Johanna a pourtant fait sa vie. Des études, un mariage. Née d'une mère berlinoise descendante de huguenots français, les Dorette-Maddée, elle apprit que son père, Jacques Coquereau, était aussi français, un prisonnier de guerre : « Il était avant 1940 représentant de Renault à Bordeaux et fut affecté comme électricien aux studios de cinéma de Babelsberg où ma mère était laborantine. Il fut rapatrié en France en décembre 1942 avant ma naissance. » Ce tropisme français a conduit Johanna vers un métier de traductrice qui lui permit de voyager comme interprète sur des chantiers en Algérie. Mais il lui faudra attendre la fin du Mur pour découvrir l'Hexagone et rencontrer ses deux demi-sœurs françaises.

Le 9 novembre 1989, son horizon couleur de muraille s'est rouvert. « Quand j'ai entendu à la radio Günther Schabowski, le porte-parole du Parti, annoncer que le passage à l'Ouest était libre, j'ai pleuré sans savoir si c'était de joie ou de mépris en songeant que c'était peut-être un piège. Le Mur était loin, mon mari et moi sommes restés chez nous. Le lendemain, je suis allée au travail, il n'y avait personne. Un mois après, au retour d'un voyage à Alger, tout était bouleversé. Avec les 100 marks que les autorités de la RFA donnaient à chaque visiteur de l'Est, je suis allée à l'Ouest m'offrir un tailleur chic. Et je suis rentrée chez moi. » Vingt ans après, Johanna vit toujours à l'est de la ville, à Pankow, dans un pavillon qu'elle a fait construire avec son mari.

## **Le symbole des Verts**

Le Mur a disparu depuis vingt ans et pas un Berlinois ne vous dira qu'un mur invisible les sépare encore. Mais le brassage qu'on pouvait imaginer après la réunification ne semble pas avoir été très grand. « La carte électorale est frappante sur ce plan », témoigne le journaliste franco-berlinois Jean-Paul Picaper en montrant le dessin du Berlin politique de 2009 : l'ex-zone soviétique en rouge, les trois ex-zones alliées en noir (la couleur des conservateurs de la CDU).

Seul changement : une belle tache verte au cœur de Berlin, signe de la « gentrification » écolo du « Mitte » où les Grünen font dans certains bureaux jusqu'à 75 % des voix.

Que les Verts aient conquis le centre-ville naguère traversé par le Mur est un symbole politique intéressant : « En effet, nous sommes le seul parti allemand à avoir réalisé l'unification en notre sein, en associant par contrat en 1993 les Verts de l'Ouest et les écologistes de l'Est sur un pied d'égalité », témoigne Jens Althoff. Entre 1990 et 1993, du fait des règles électorales, les Verts ne furent même représentés au Bundestag que par des élus du « Bündnis 90 », issu du mouvement pacifiste et écologiste d'ex-RDA.

Fort symbole du Berlin réunifié, cette greffe politique verte a poussé sur les friches du no man's land qui zébrait l'immense ville de part en part. Près du magnifique pont en briques roses d'Oberstürmbrücke qui enjambe à nouveau la Spree où se noyèrent tant de « Flüchtlinge » (fuyards), Gabi Dolff nous attend à l'East Side Gallery, seul endroit où subsiste un vrai morceau du Mur : 1,3 km de béton

couvert sur la face est depuis 1990 par des fresques peintes par des artistes du monde entier dans l'enthousiasme planétaire de l'ouverture de la frontière maudite et classées au Patrimoine.

## **Pèlerinage au musée**

Aujourd'hui, alors que nous réhabilitons ces peintures en demandant aux artistes eux-mêmes de les restaurer, on nous reproche d'avoir conservé trop peu du Mur, mais en 1991, seulement une poignée de citoyens militaient avec nous pour en sauver la mémoire », témoigne Gabi. Historienne, spécialiste du patrimoine - elle siégeait à l'office des Monuments historiques du Land de Berlin -, elle date le tournant à 1997, alors que le démantèlement était presque achevé : « Le ton a changé et certains se sont aperçus qu'il restait trop peu de chose, que le Mur ne faisait plus assez peur ! » Dans la fièvre de la réunification, n'avait-on pas voulu trop vite noyer la laide cicatrice sous les constructions du nouveau Berlin ?

C'est à Bernauerstrasse, au nord de la ville, qu'on peut encore distinguer, du haut de la tour du musée du Mur, le dessin exact de cette palissade artisanale devenue au fil des ans une incroyable barrière aux sept obstacles (NDLR : Un rempart, une clôture électrique, une bande de terre, un ruban d'asphalte, un autre de sable, une tranchée, et enfin le Mur lui-même). Pour le reste, le touriste du « Mauer » ou le nostalgique des deux Berlin doit se contenter de suivre la rangée de pavés qui serpente sur des kilomètres à travers les rues. Et nombreux sont ceux qui, derrière la cathédrale sur un quai de la Spree, poussent la porte du « musée de la RDA ». Ici ont été réunies les choses de la vie dans l'Allemagne socialiste, de la Trabant aux

photos de nudistes de la Baltique en passant par les journaux aux manchettes identiques ou les intérieurs tristounets. Et les Berlinoises sont aussi nombreux que les étrangers à venir en famille accomplir ce pèlerinage.

Plus surprenant encore : les centaines de personnes - cette fois toutes de Berlin - qui assistent ce soir-là dans les murs du « Berliner Zeitung », sur Alexander Platz, à la conférence de Maxim Leo. Dans une atmosphère recueillie, le journaliste de 38 ans lit durant une heure et demie des extraits du livre où il conte l'histoire de sa famille : « Deux grands-pères, l'un issu de la haute bourgeoisie juive obligé de fuir en France sous le nazisme et devenu résistant, l'autre petit nazi fait prisonnier et devenu petit stalinien, tous deux attelés à l'édification de la RDA, tous deux incapables de transmettre à leurs enfants l'enthousiasme socialiste. »

Commentaire de Leo : « Pour la troisième génération, la mienne, le décalage est devenu béant et nous avons été heureux que ce monde finisse. Mais pourquoi se défendre d'une nostalgie ? Celle qu'éprouvent 90 % des gens n'a rien de politique, elle est simplement un moyen de se souvenir de soi-même. »

10 novembre 2009

---

## *Un bilan européen mitigé*

Coïncidence : tandis que le monde célèbre avec éclat les vingt ans des retrouvailles Est-Ouest, l'Europe s'apprête à s'offrir une direction stable. Réunis à Berlin autour du gâteau d'anniversaire, les dirigeants des Vingt-Sept se concertent et devraient désigner dans quelques jours le président et le diplomate en chef qui tenteront, grâce au traité de Lisbonne enfin ratifié partout, de donner un visage et un numéro de téléphone à l'Union européenne.

Uni depuis 1989, le Vieux Continent profite de cet automne de mémoire pour faire ce que les pionniers de la construction européenne attendaient désespérément : solidifier ses institutions. Débarrassé des épines irlandaise, polonaise et tchèque plantées dans son talon, le Gulliver européen semble pouvoir se dépêtrer enfin des nœuds qui le ligotent.

### **Les deux poumons**

Difficile, pourtant, d'oublier que le traité de Lisbonne n'est qu'un pis-aller, un « minitraité » de consolation concocté après le torpillage de la Constitution Giscard par les électeurs français et néerlandais en 2005. Quant à la chute du mur de Berlin, qui semblait ouvrir des perspectives radieuses à une Europe enfin libérée du « mur de la honte » et du rideau de fer, elle semble loin d'avoir tenu les promesses

que certains - et non des moindres - imaginaient : où est la « maison commune » euro-russe dont rêvait Mikhaïl Gorbatchev ? Où est la « confédération de l'Atlantique à l'Oural » que préconisait François Mitterrand ?

L'ex-président français, qui avait le sens de la durée, avait pourtant prévenu qu'il faudrait bien quinze ans pour que l'Europe respire avec ses deux poumons. Il n'avait pas tort : quinze ans, c'est ce qu'il a fallu pour que dix Peco (pays d'Europe centrale et orientale) libérés par Moscou rejoignent l'Union européenne (2004), suivis trois ans après par la Bulgarie et la Roumanie. Peut-être en faudra-t-il quinze de plus pour voir les ex-membres du pacte de Varsovie atteindre le niveau de vie européen moyen, sachant que les progrès accomplis sont spectaculaires.

En attendant, comment ne pas voir le contraste entre l'enthousiasme de ce Berlin 2009 et le sombre anniversaire de 1999 ? L'Europe sortait alors à peine de la guerre civile en ex-Yougoslavie, crise majeure en son sein qu'elle avait été incapable de régler seule. Le bombardement de Belgrade par les avions de l'Otan avait souligné cruellement la réalité : la chute du mur de Berlin dix ans plus tôt avait été une victoire américaine. Et les chicayas européennes, camouflées sous le discours un peu forcé sur la paix et la liberté retrouvées, avaient débouché sur le siège de Sarajevo et les charniers de Srebrenica.

### **Fragile axe Paris-Berlin**

Cela aurait peut-être pu être évité si l'entente franco-allemande avait été plus solide », estimait hier l'éditorialiste du « Figaro » Alexandre Adler en marge d'une conférence à Bordeaux. Cette fragilité de la poutre maîtresse de l'Union

européenne résultait en partie des ambiguïtés de 1989, avec d'un côté une France mal guérie de la peur séculaire d'une Allemagne trop puissante, et de l'autre un chancelier Kohl hésitant, avant de s'y résoudre, à rassurer ses partenaires sur les contours de la future Allemagne réunifiée.

Les divergences d'intérêts et de sensibilité entre Paris et Berlin, parfois sous-estimées par les thuriféraires du « couple franco-allemand », n'ont pourtant pas empêché l'Allemagne de faire le geste capital : l'abandon du sacro-saint Deutsche Mark et le traité de Maastricht. « L'euro est le fils de la chute du Mur, et on a pu voir en 2008, lors de la crise financière, quel formidable outil il peut être », juge Alexandre Adler. Là encore, il aura fallu attendre : la longue marche de l'euro s'est étendue jusqu'à sa mise en circulation, en 2002, et elle n'est pas achevée puisqu'il n'est toujours pas, loin s'en faut, la monnaie unique des Vingt-Sept. En attendant, cette conquête économique a fait mentir les pessimistes. On songe par exemple à ce mot de Jean-Pierre Chevènement qui lui valut en 1990 un prix d'humour, mais pas forcément de perspicacité : « La chute du Mur a fait un mort : Jacques Delors. » Il est vrai qu'en 1989 la libération des pays sous joug soviétique semblait de nature à compliquer la vie d'une Union européenne à Quinze et déjà bien délicate à gérer.

Les années qui suivirent ont confirmé la difficulté de la tâche. Mais pas son impossibilité. Conclusion d'Alexandre Adler : « Pour tirer enfin les bénéfices de la chute du Mur, l'Europe de 2009 doit réussir l'intégration de l'ex-Yougoslavie. »

*Pour toute remarque concernant cet ouvrage, écrivez à [supplements@sudouest.fr](mailto:supplements@sudouest.fr).  
Vous pouvez également contacter la Documentation du journal : [doc@sudouest.fr](mailto:doc@sudouest.fr)*

*Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO),  
société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €.*

*Siège social : 23 quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex. Tél. 05 35 31 31 31.*

*Président directeur général : Olivier Gerolami.*

*Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries.*

*Réalisation : Documentation du journal Sud Ouest avec l'Agence de développement.*

*Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K. Dépôt légal : à parution.*